

DETECTIVE

À ROUEN

la police vient d'arrêter
un honorable vieillard
ancien forçat

Lire pages 2 et 3
l'enquête sur cette
étrange affaire de
notre envoyé spécial
NOËL PRICOT



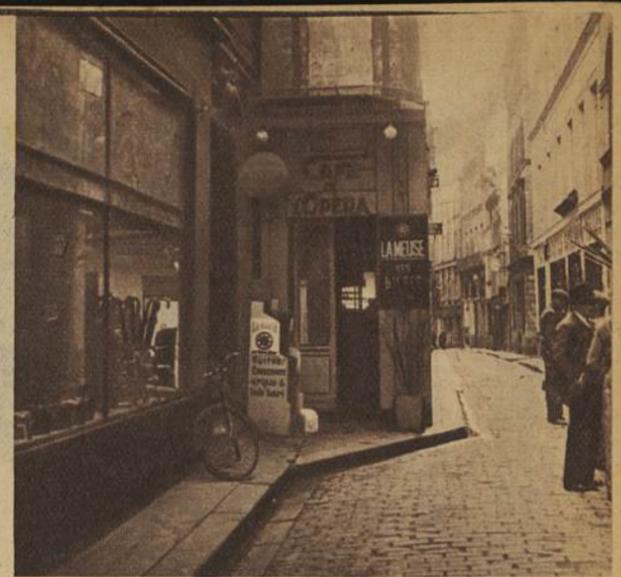
CHEVAUX DE RETOUR



Henri Vienne avait naguère été gerant d'une des maisons hospitalières qui bordent la rue des Cordeliers.



M. Leroy, juge d'instruction, qui obtint de François Dejou de nombreuses et précieuses révélations.



Vienne avait perdu en Décembre dernier le café de l'Opéra qu'il tenait depuis trois ans, rue Potard.

17052

ROUEN
(De notre envoyé spécial.)

SOMBRE dimanche ! A la fenêtre de sa mansarde, la jeune Marie regardait tomber le pluvieux crépuscule, songeant avec désarroi et mélancolie à son triste sort de petite bonne renvoyée par ses patrons, qui s'étaient aperçu, la veille, de son embonpoint significatif...

Cependant qu'elle méditait sur cette « catastrophe », en regardant de son belvédère le mouvement ralenti du boulevard des Belges, elle finit par s'intéresser à la présence d'un vieillard qui, depuis un long moment stationnait de l'autre côté du boulevard.

Cet homme était de mine honnête et d'une tenue vestimentaire parfaitement correcte. Sa mince et haute silhouette, drapée d'un classique manteau noir et coiffée d'un chapeau gris aux bords roulés, ne le différencièrent point de quelque digne rentier. Ses tempes blanches et les rides creusant son visage accentuaient encore son apparence de respectable austérité.

Mais quel étrange manège effectuait pourtant ce vieillard !

Après avoir tourné plusieurs fois autour du pylone d'éclairage électrique situé au bord du trottoir, comme s'il cherchait le moyen de couper le courant, le voilà qui s'approchait du porche de la Compagnie des tramways et s'inclinait à plusieurs reprises pour introduire dans la serrure une clef dont le fonctionnement s'avérait vain.

A ce bizarre spectacle, la petite bonne, qui en observait curieusement les phases troublantes, fut bientôt gagnée par l'idée que le « grand-père » n'était autre qu'un audacieux cambrioleur ; et, détective improvisée, elle alerta par téléphone les agents cyclistes du IV^e arrondissement, lesquels, l'instant d'après, surprirent le patriarche dans sa tentative d'effraction de serrure...

Trainant leurs vélos de chaque côté du bonhomme, les deux alguazils qui ramenaient celui-ci au commissariat se remémoraient toute la série d'astucieux cambriolages qui, depuis dix-huit mois, avaient trop souvent défrayé la chronique rouennaise.

Entre autres méfaits notoires — tout autant que mystérieux — ils évoquaient la première tentative de vol nocturne commis au bureau de poste de la Bourse, le 3 décembre 1934. L'année dernière, le dimanche 29 mars, s'étant introduit par un soupirail dans les caves du Palais de Justice, des malfaiteurs restés inconnus avaient attaqué le coffrefort du greffe du Parquet, dérochant plusieurs liasses de titres financiers et provoquant de surcroît, par la flamme de leur chalumeau, un commencement d'incendie qu'ils avaient éteint à l'aide de la tige du greffier ! Au début du mois de janvier dernier, laissant les mêmes traces de semelles caoutchoutées et les mêmes vestiges de matériel que dans les précédents méfaits, les mystérieux voleurs avaient, une première fois dévalisé le siège social de la Compagnie des tramways, emportant un butin de 1.400 fr. Enfin, le mois dernier, un nouveau cambriolage nocturne avait été tenté au bureau de poste de la Bourse.

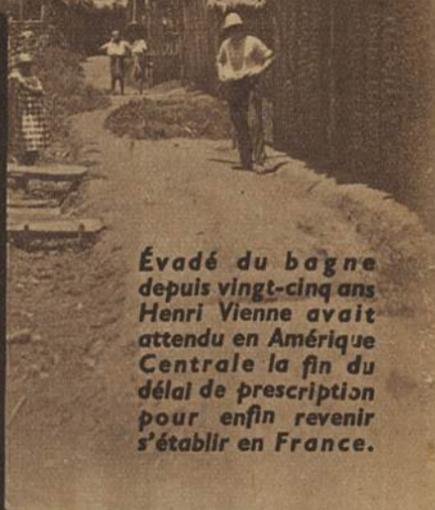
Mais confrontant ces fertiles souvenirs avec l'aspect digne et propre de leur captif, les policiers doutaient cependant que ce singulier émule d'Arsène Lupin, eût pris part à ces nombreux coups de main qui avaient vraisemblablement nécessité un concours plus alerte et moins soigneux dans sa tenue.

D'ailleurs, chemin faisant, le vieillard allait répétant.

— Ah ! messieurs, quelle mésaventure ! J'ai été pris de je ne sais quelle fantaisie, dont mon grand âge est l'excuse ! De grâce, rendez-moi la liberté. Au reste, que déclarerai-je au commissaire ? Je ne saurais lui expliquer quelle folle idée m'a entraîné. De plus, je dois à l'honneur de ma famille, ainsi qu'à la respectabilité de mon rang social, de ne dévoiler dans cette malheureuse circonstance ni mon nom, ni mon adresse. J'aimerais mieux me suicider que de révéler qui je suis...

A défaut de ses aveux spontanés, les pièces d'identité, trouvées sur le vieil homme, ainsi que le petit carnet rouge où (rééditant la maladresse qui perdit Landru), il inscrivait ses comptes et ses secrets, permirent au commissaire Grégoire, puis à l'habile juge d'instruction M. Leroy, d'être parfaitement éclairés sur la personnalité du coupable. En outre, une perquisition effectuée à son domicile, 26, place du Vieux-Marché, où l'on retrouva l'abondant matériel qui de-

CHEVAUX DE



Évadé du bague depuis vingt-cinq ans Henri Vienne avait attendu en Amérique Centrale la fin du délai de prescription pour enfin revenir s'établir en France.

RETOUR

vait servir au nouveau cambriolage de la Compagnie de tramways, apporta la preuve que l'on se trouvait devant un entreprenant malfaiteur, appartenant à la mystérieuse bande qui avait tant de fois exercé, à Rouen, sa néfaste activité.

Ainsi tomba le masque d'honorabilité dont se couvrait le grave patriarche ; et c'est alors qu'apparut en traits de plus en plus précis, à la faveur de l'enquête, la louche physionomie de François Dejou, ancien évadé des Bat' d'AF dont la curieuse existence n'avait été qu'une longue suite d'aventureuses péripéties.

Né à Aurillac, voilà soixante-quatorze ans, d'une mère blanchisseuse ; élevé à Paris par un oncle, entrepreneur de travaux de démolition, Dejou s'était engagé à dix-huit ans « dans » les zouaves, tenté par le désir de voir du pays. L'Algérie, la riche carrière militaire colonisatrice, les attraits variés de la vie exotique, l'enthousiasment et lui donnèrent l'ambition de se créer un avenir en Afrique, en gagnant des galons dans le brillant régiment qu'il avait choisi. Il se croyait sur le point de devenir caporal quand un de ses camarades obtint le grade à sa place. La déception affecta si sensiblement le troupière qu'elle le poussa à déserteur.

Il entra en accointance avec de mauvais garçons de Philippeville qui favorisèrent son embarquement clandestin sur un navire espagnol et lui indiquèrent des « potes » solidaires, qui lui viendraient en aide à Barcelone.

Affilié désormais à de néfastes aventuriers, Dejou ne tarda pas à tirer parti de leur exemple et de leurs conseils pour « se défendre » dans l'existence. Il devint bien vite un flou rompu à toutes les « combines » et à tous les méfaits, se spécialisant notamment dans la cambriole, la « fourgue » et la traite des prostituées. Mais l'intrépidité de ses vingt ans ne s'alliait pas à la prudence. Un jour qu'il avait franchi la frontière pour venir en « remonte » à Perpignan, il fut arrêté par les gendarmes ; et bientôt condamné comme déserteur, il réintégra l'Algérie, affecté à une compagnie des bat' d'AF en subsistance dans un atelier militaire de Bougie.

Devenu un « dur » indomptable, il ne fut pas long à s'évader de nouveau, rejoignant encore Barcelone,

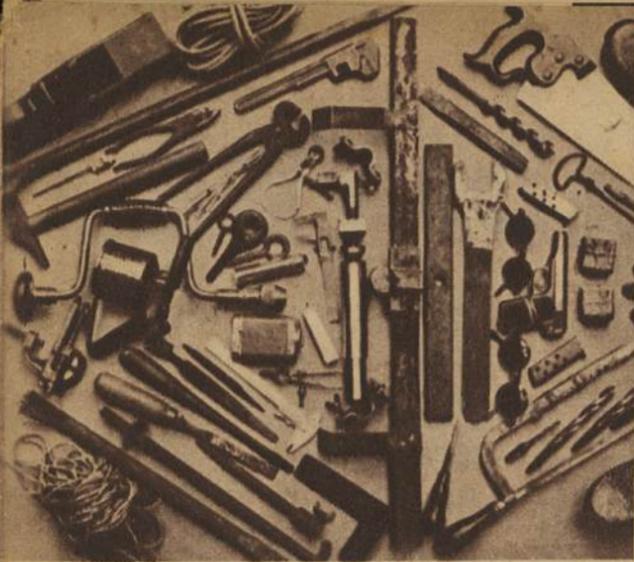
dont il connaissait maintenant les profuses ressources. Le profit qu'il en tira lui permit de s'embarquer bientôt pour l'Amérique où les étapes qu'il effectua furent si nombreuses et si variées que la longueur de ces colonnes ne suffirait pas à les remémorer chacune dans le détail.

En 1885, à La Havane, il se donna pour planteur en quête d'un domaine agricole. L'année suivante, il est sommelier dans un restaurant de San-Francisco. Il vend, un peu plus tard, de la confiserie au Guatemala, puis en Equateur. On le retrouve marchand de chapeaux à Panama ; marchand de bonbons au Pérou ; marchand de cochons à San-Salvador et, à la fin du siècle, marchand de bijoux d'occasion (qu'il dit !) en Costa-Rica. Entre temps, il n'a pas manqué de tirer de fructueux profits occultes du recel, de la « fourgue » et du trafic des femmes. Il a acquis, de la sorte, un pécule de plus de 200.000 francs (un million aujourd'hui), que la prescription légale sur sa culpabilité de déserteur lui permet de venir dilapider en parties au Havre et à Paris.

Dejou a la nostalgie des pays exotiques ; des attraits dont ils abondent ; des aventures qu'ils prodiguent. Il retourne donc à Barcelone, pour s'affilier de nouveau avec ses anciens « potes », dont plusieurs sont devenus d'opulents fournisseurs des « marchés de femmes » de Buenos-Ayres et de Rio-de-Janeiro. Ils l'encouragent à tenter sa chance au Brésil.

Vieilli, il revient en France au lendemain de la guerre et abandonne momentanément ses désavouables entreprises, pour exploiter, aux environs de Paris, un service de transports par automobiles. Il a lié ses intérêts dans cette affaire avec un ami d'Amérique centrale, Henri Vienne, dont nous aurons l'occasion par la suite d'évoquer, avec plus de détails, la trouble carrière.

L'affaire des deux compères, qui se donnaient pour l'oncle et le neveu, les accula en moins de trois ans, à de ruineuses difficultés financières ; et force fut, dès lors, à Dejou, de se reprendre, malgré ses soixante ans passés, à courir de nouvelles aventures. Il retourna en 1926 au San-Salvador, séjourna à La Martinique, fit une nouvelle halte à Paris avant de poursuivre ses hasardeuses destinées en passant de nouveau par Barcelone, puis par l'Algérie. En 1930,



Le matériel retrouvé chez Dejou est de même marque que celui des cambrioleurs du Palais de Justice de Rouen

il s'installait à Brest où son séjour coïncida précisément avec une mystérieuse série de cambriolages. Encore que sa dignité apparente le mit à l'abri du châtiement, il jugea prudent de ne pas trop s'attarder dans la ville où sévissait, à l'insu de la police, sa malfaisante activité. Aussi vint-il se réfugier à Paris, dans un honorable petit hôtel du boulevard Saint-Martin, où ce vieux monsieur si soigneux et de si bonnes manières, passait pour le gentleman le plus accompli...

Enfin, nous arrivons, en 1933, à la dernière étape de la rocambolesque odyssée du vieux forban, faussement camouflé en Jean Valjean.

C'est à cette date, en effet, que Dejou vint établir sa retraite à Rouen, auprès de son cher « neveu » Henri Vienne, dont le moment est venu de montrer la singulière physionomie.

A voir, pour la première fois, ce robuste quinquagénaire, chacun l'eût pris aisément, lui aussi, pour un homme des plus honorables. D'une sobre élégance, entretenant sa personne par des massages faciaux, des frictions parfumées et des soins assidus, chez la manucure, il était, par surcroît, d'une politesse chevaleresque et d'une élocution châtiée, qui donnaient admirablement le « change » sur sa moralité plus que douteuse.

Certes, il n'avait rien conservé de cette trouble apparence que gardent, généralement, en dépit de leur application à s'en défaire, les anciens forçats. Mais l'habit et le jeu des attitudes n'en cachaient pas moins un mauvais « moine », que les chaînes du vice retenaient à son lourd passé.

Fils d'honorables ouvriers, chauffeur lui-même pour le compte d'un entrepreneur de transports automobiles, il avait suivi, dès son adolescence, de si mauvais chemins, que ceux-ci le conduisirent, en 1907 (pour d'innombrables vols), au camp des relégués de La Guyane. Triste précocité : Vienne venait, à l'époque, d'avoir tout juste vingt et un ans !...

Après maintes tentatives d'évasion, il réussit à « passer » au Venezuela, puis à Panama où, comme nous l'avons dit, devenu restaurateur en même temps que courtier sur le marché de la prostitution, il lia connaissance avec le chevalier d'aventures François Dejou qui devait devenir le plus fidèle de ses amis.

En 1918, ne risquant plus d'être arrêté, grâce à la prescription dont bénéficiaient au bout de cinq ans les relégués évadés, Vienne regagna la France. Pourquoi ne fut-il point alors envoyé au front ? C'est le secret des autorités officielles qui avaient besoin d'être à l'écoute, par l'intermédiaire d'auxiliaires dévoués, dans les camps « d'exclus », c'est-à-dire dans les dépôts disciplinaires où étaient réunis les éléments antimilitaristes et subversifs qu'il était prudent de maintenir à l'écart des combattants.

Par les « services » discrets qu'il rendit alors, l'ancien évadé acquit de hautes protections qui pour le milieu auquel il appartenait, constituaient un précieux atout. Cet avantage lui valut de faire aisément la conquête d'Alice M..., dont le père, les oncles, les cousins constituaient toute une caste de propriétaires de maisons closes, le plus riche groupement de ce genre qui existe en France. Pour bien servir les intérêts de ses vingt et quelques lupanars (représentant un capital global d'une soixantaine de millions),

ce clan opulent n'avait pas trop d'un membre de plus, capable d'obtenir en haut lieu des faveurs spéciales. Vienne, nanti de relations *ad hoc*, fut donc admis à bras ouverts dans la famille de sa maîtresse; et pour s'assurer son dévouement, on lui confia en 1928, en participation avec Alice, la gérance d'un de ces nombreux gynécées rouennais qui bordent, de part et d'autre, la vieille et montueuse rue des Cordeliers.

Mais quatre ans plus tard, la versatile Alice s'éprit d'un Corse, non moins bien en cour que l'ancien évadé auprès de puissants fonctionnaires. Henri Vienne n'entendait pas cependant céder la place avantageuse qu'il occupait rue des Cordeliers. Vaine résistance ! A la suite d'un grand conseil de famille, il fut sommé de « vider » la gérance du lupanar rouennais. Et ce fut vers cette époque — très claire coïncidence ! — que toutes les économies de la tenancière (soit pas beaucoup moins d'un demi-million) furent mystérieusement dévalisées...

Après quoi Vienne épousa une seryante de café, Marguerite Fontaine, avec laquelle il devait tenir jusqu'au mois de décembre dernier ce petit « Bar de l'Opéra », dans la sordide rue Potard, où vint définitivement le rejoindre, voilà quatre ans, son vieil ami François Dejou.

Quand fut arrêté celui-ci, M. le juge d'instruction Leroy ne manqua point de tenir pour fort suspecte l'accointance des deux anciens évadés; et il se disposait à faire comparaitre également devant lui le deuxième compère.

Mais, coup de théâtre ! Au moment où les policiers vinrent demander Henri Vienne à sa concierge, 22, quai de Paris, la brave femme leur annonça qu'il s'était enfui, ainsi que sa femme, l'enfant de celle-ci et la belle-mère...

Cette fugue démontrait à l'évidence que Vienne était réellement complice du vieux malfaiteur.

L'alerte fut immédiatement donnée pour rechercher le fugitif. Il fut retrouvé, ces jours-ci, abrité dans le milieu du Havre. Et il fut ramené à Rouen.

Mais l'arrestation d'Henri Vienne n'a pas clos la liste des acolytes recherchés pour répondre devant les juges des nombreux cambriolages dont la capitale normande fut depuis deux ans le théâtre. Dejou a fourni, en effet, des révélations qui provoqueront probablement une nombreuse série de rebondissements dans cette affaire compliquée.

— J'appartiens, a confié le vieillard, à une association de cambrioleurs internationaux qui s'est constituée à Saint-Sébastien, en 1934, sous le nom d'Association pour l'exploitation du prochain. Elle compte pour chefs principaux l'Espagnol Francisco Suarez et un Italien que je ne connais que sous le prénom de Jules. Les autres ? Je ne vous les désignerai pas, car il faut bien que je vous laisse le plaisir de déceler la devinette ! Tout ce que j'ajouterai, c'est que l'A. P. E. P. subvenait par une petite rente à mes modestes besoins. Ma mensualité, qui fut d'abord de 800 francs, était actuellement de 1.000 francs. En retour, mon rôle consistait à indiquer les coups à faire, à acheter le matériel et à l'entreposer chez moi à la veille des « opérations ». De plus, je fabriquais les fausses clés et j'éteignais les becs de gaz quand il le fallait. Pour le reste, à vous, monsieur le juge, d'exercer votre clairvoyance ou votre intuition.

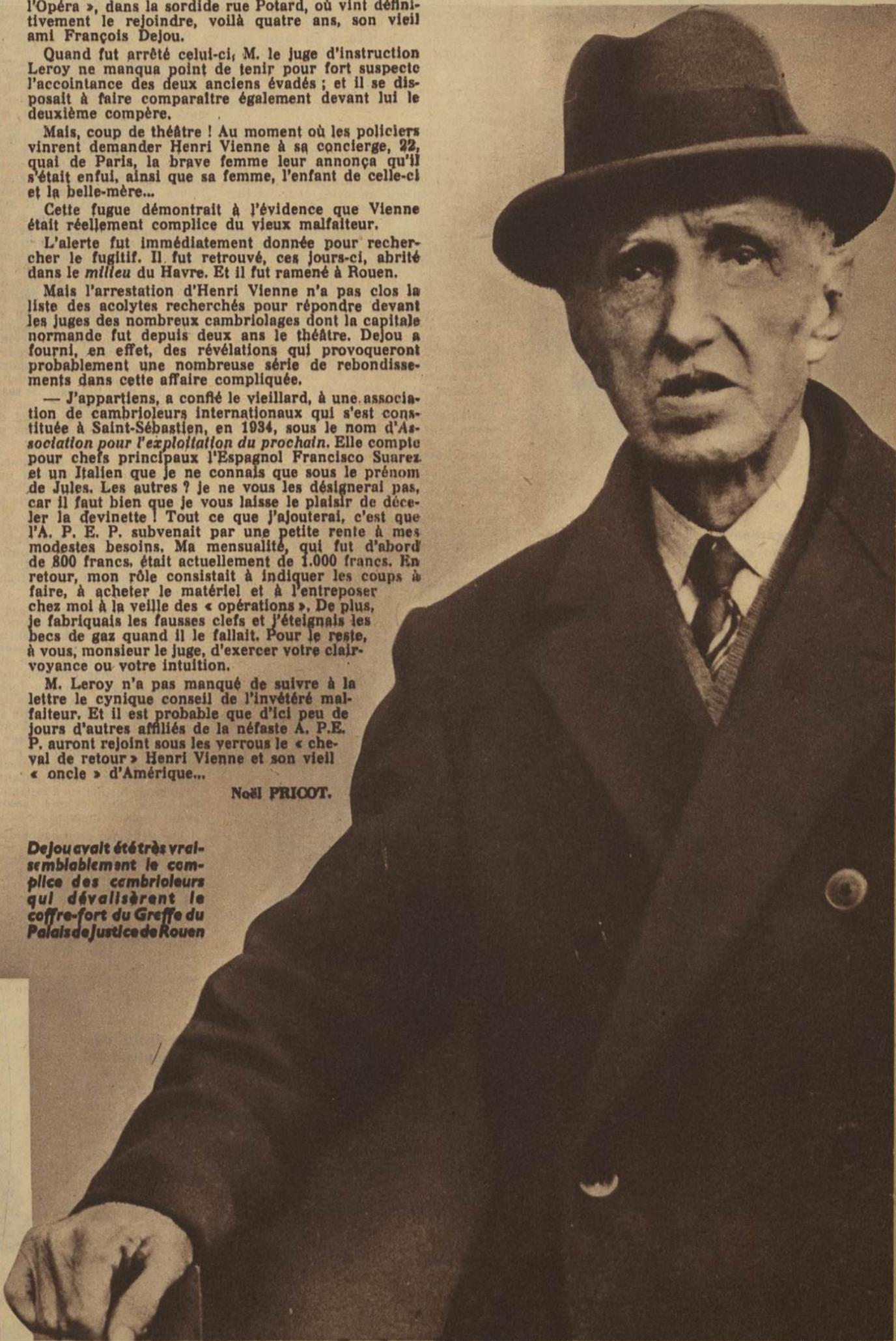
M. Leroy n'a pas manqué de suivre à la lettre le cynique conseil de l'invétééré malfaiteur. Et il est probable que d'ici peu de jours d'autres affiliés de la néfaste A. P. E. P. auront rejoint sous les verrous le « cheval de retour » Henri Vienne et son vieil « oncle » d'Amérique...

Noël PRICOT.

Dejou avait été très vraisemblablement le complice des cambrioleurs qui dévalisèrent le coffre-fort du Greffe du Palais de Justice de Rouen



En allant répondre de ses méfaits devant le Juge d'Instruction Dejou avait le Greffe cambriolé l'an dernier.



LES DEUX CADAVRES

BANDOL

(De notre correspondant particulier.)

En ce quatrième jour de vacances pascales, la petite ville de Bandol s'éveillait. Un doux soleil perçait à travers les brumes matinales, caressait la mer grise et les collines environnantes. Sur le port, les gens du pays, auxquels se mêlaient quelques touristes, échangeaient, dans leur accent sonore et familier, ces propos pleins de faconde et de bonhomie par lesquels la foule provençale semble prolonger la même conversation du commencement à la fin de l'année.

Tout à coup, un bruit traversa ces groupes paisibles, jeta parmi eux cette émotion particulière aux foules du Midi, où les visages, les cris, les gestes, comme sur la scène d'un théâtre, donnent aux événements, heureux ou tragiques, un relief et un pittoresque extravagants. Quelqu'un qui descendait de la gare en bicyclette avait lancé ces mots, sans interrompre sa course, comme on jette un paquet :

— On vient de découvrir un cadavre, sur la voie du chemin de fer, à deux cents mètres, dans la direction de Marseille...

Les gendarmes déjà étaient sur les lieux, mais on n'attendait pas le résultat de leur première enquête pour lâcher bride aux commentaires.

On est encore tout chaud, sur la côte, de l'affaire Garola. Depuis quelque temps, les exploits de gangsters, qui se multiplient entre Marseille et Nice, font régner par ici une atmosphère de drame et de sang. Les langues agiles se mirent en train. En moins d'une heure, tout Bandol se passionnait pour la nouvelle affaire. Chacun tenait une version de l'événement. Un crime entouré du plus épais mystère. Une nouvelle affaire Prince. Un attentat politique. Un coup de la secte terroriste...

A ce moment, on apprit que l'examen du cadavre avait révélé des faits troublants. Comme le conseiller trouvé mort à la Combes-aux-Fées, il était déchaussé. Comme pour lui, on avait retrouvé à ses côtés une arme qui n'avait pas servi à l'accomplissement du meurtre. Aucun papier, dans ses vêtements, permettant de l'identifier, et, détail bizarre, stupéfiant, qui semblait signer le crime de la même main qui avait assassiné Prince, il y avait dans la poche de la victime anonyme une petite glace et une houppette à poudre !

Brusquement — car les nouvelles s'amplifiaient de minute en minute — on recevait une information qui, sur le coup, parut sensationnelle : la chemise du mort avait été achetée à Madrid. Cette fois, plus

doute. Le drame était un drame qui s'était déroulé, entre partisans fanatiques, en marge de la guerre civile espagnole !

Telle est aujourd'hui la nervosité malsaine de la foule. Personne ne songea, sur le moment, à un banal accident, encore moins à un suicide.

Cependant, à la même heure, à huit cent cinquante kilomètres de là, rue Wilhem, à Paris, un autre drame se déroulait. Le commissaire de police d'Auteuil découvrait dans la garçonnière d'un employé de laboratoire chimique, nommé Gaston Devisy, le cadavre d'une jolie manucure d'Asnières, Marcelle Legros, étranglée par son amant, quatre jours plus tôt, au cours d'une scène de jalousie démente. Et le drame, le simple drame d'amour, se reconstituait aussitôt.

Beau garçon, peu intelligent, mais l'âme romanesque, la tête farcie de lectures incohérentes, passant toutes ses soirées au cinéma, s'attendrissant jusqu'à verser de vraies larmes en écoutant des romances sentimentales, Gaston Devisy vivait seul dans son petit logement, au septième étage d'un immeuble neuf et d'apparence cossue, tout proche des bords de la Seine, à Auteuil. Jamais un grand amour n'avait traversé sa vie. Quelques aventures sans lendemain, qui n'avaient guère laissé de traces dans son cœur. Comme tous les hommes très sensibles, il avait une espèce de crainte irraisonnée des femmes. Le mariage lui faisait peur. Malgré la quarantaine proche, malgré les conseils que lui prodiguait sa vieille mère chaque fois qu'il se rendait auprès d'elle en vacances, à Marseille, où elle habite, il ne voulait pas renoncer au célibat.

Vers la fin de 1935, au cours d'une fête, à Saint-Cloud, il rencontra Marcelle Legros. Tout de suite, il devint amoureux d'elle. Il en devint amoureux avec toute la violence, avec tout l'emportement d'un homme qui avait su garder intact jusqu'à l'âge mûr le trésor de ses sentiments. Il en devint amoureux, en la voyant à travers le rôle romanesque des héroïnes de ses lectures et des films où s'exaltait son imagination.

Elle était jolie, nativement perverse, avec un air d'enfant naïf qui paraît sa grâce un peu bourgeoise d'un attrait irrésistible. Elle menait une vie rangée, exerçant assez lucrativement le métier de manucure. Elle avait été mariée et, divorcée, vivait avec ses deux enfants dans un appartement modeste et confortable de la rue Chanzy, à Asnières. Une bonne veillait aux soins de cette tranquille maisonnette.

Marcelle n'apportait pas à Gaston Devisy un cœur aussi pur que le sien. Elle avait eu un mari, des aventures. Mais ce garçon étrange, exalté, assoiffé d'amour sans partage et sans frein, lui plut. Elle sut le conquérir complètement, faire de lui un de ces déliants forcenés, un de ces déments en extase qu'un regard ou qu'une jupe de femme brûle sur le bûcher des passions mortelles. Pendant un an, leur liaison fut sans orage. Il l'aimait avec une ardeur toujours grandissante. Il s'était pris aussi d'une affection très réelle pour ses deux enfants, à qui il enseignait les bribes d'espagnol qu'il avait rapportés d'un séjour accompli là-bas, avant le déclenchement de la guerre civile.

Marcelle, qui était soucieuse de sa réputation, ne recevait pas son amant chez elle, mais elle allait souvent le retrouver dans son petit logement. Le soir, ils sortaient ensemble, allaient au cinéma, au théâtre. Le dimanche, par la belle saison, ils faisaient des promenades aux environs de Paris, avec les enfants. Puis, quand il était rentré chez lui, Gaston revivait avec intensité les heures qui venaient de s'écouler, en noircissant, dans un style naïf et passionné, les pages d'un cahier d'écolier. Il transcrivait ingénument les romances

qu'ils avaient entendues ensemble. Un jour, c'était :

*Un amour comme le nôtre
Il n'en existe pas deux.
Ce n'est pas celui des autres
C'est quelque chose de mieux...*

Et, au-dessous, il ajoutait ces mots :

« Il me semble que cette chanson a été écrite pour nous... »

Une autre fois, ils avaient été au cinéma voir *Mayerling*, et Gaston écrivait à l'adresse de sa bien-aimée :

« Ah ! si tu pouvais m'aimer comme Maria aimait Rodolphe !... »

Hélas ! c'était déjà un vœu irréalisable. Peu à peu, Marcelle se détachait de lui. Cet amour exclusif et trop exigeant commençait à l'ennuyer. Et puis, des questions matérielles s'y mêlaient. Pour briller aux yeux de cette femme qu'il sentait obscurément supérieure à lui, Gaston dépensait l'argent sans compter. A ce jeu, toutes les économies qu'il avait faites au cours de ses années de célibat y passèrent. Là-dessus, il perdit son emploi. Pendant plusieurs mois, il fut sans travail. Marcelle lui reprochait son inaction avec aigreur. « Allons, lui disait-elle, tu n'es bon à rien. Tu seras toujours un médiocre ! » Il se haïssait de lui inspirer ces sentiments, mais il était encore dominé par elle. Il pleurait, elle se laissait toucher, ils se réconciliaient. Seulement, le soir, redevenu lucide, il confiait à son cahier :

« Je me suis trompé sur elle. Elle m'a aimé par intérêt. Lorsque je me souviens de tout, j'ai envie de l'insulter, de la battre, de lui donner des coups de pied dans le ventre ! »



Vinrent les vacances de Pâques. Il s'était procuré difficilement une somme de sept cent cinquante francs. Ils devaient aller en Touraine visiter les châteaux de la Loire. Après avoir envoyé ses enfants chez leur père et prévenu sa bonne qu'elle serait absente pendant deux jours, Marcelle alla retrouver son amant rue Wilhem :

— As-tu de l'argent ? demanda-t-elle.

— J'ai sept cent cinquante francs.

Elle éclata d'un rire méprisant :

— Que veux-tu faire avec ça ? Tu n'es qu'un imbécile, un incapable. Disons-nous adieu et va en vacances avec qui tu voudras. Moi, je connais quelqu'un qui saura mieux me traiter.

Alors la folie s'empara de lui. Il la saisit à la gorge et, tandis qu'elle fixait sur lui ses yeux hagards, il serra, serra de toutes ses forces convulsées, jusqu'à ce qu'elle retombât inerte entre ses bras. Le sang coulait de ses oreilles.

Eperdu, il tomba à genoux, l'appela, lui demanda pardon. Mais elle était morte. Alors, il l'étendit sur son lit, cacha sous une serviette le visage adoré qu'il avait tué. Puis il eut l'inhumain courage de consigner sur son cahier les détails de cette scène atroce, et, comme fou, il partit.

Il se rendit chez sa mère, à Marseille, l'embrassa longuement, embrassa sa sœur et, sans rien leur révéler de ce qui s'était passé, il prit le train de Nice. En arrivant à Bandol, il se jeta sur la voie.

Maintenant, des deux amants, il ne reste plus que deux cadavres. Leurs âmes sont parties pour le séjour d'où on ne revient pas, le grand séjour de paix et de silence, qui est souvent le vrai paradis des amants torturés.

François MORDANT.



Le commissaire Morin prend connaissance du « journal » de l'assassin.



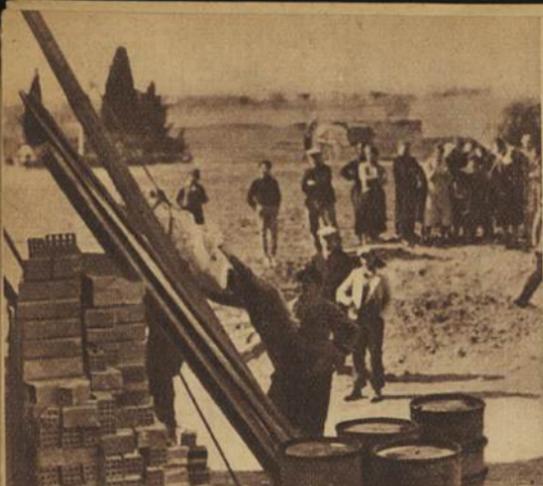
Des cantonniers procèdent à l'enlèvement du cadavre de Gaston Devisy.



Les portraits des deux amants dans le même cadre : souvenir devenu tragique d'une heureuse idylle. — A Bandol, sur la voie, les enquêteurs auprès du cadavre de Devisy



UN ASSASSIN



A Valensole, on descend le corps de l'assassin, qui vient de se faire justice.

De notre envoyé spécial.

L'ASSASSINAT des deux gendarmes de Valensole a des résonances profondes pour deux raisons. D'abord il accrédite, il enfonce la légende du pays maudit. Les plateaux du Var, depuis quelques années, ont sinistre réputation. Des hommes ont été tués dans la montagne, des ombres d'assassins ont pendant longtemps hanté les taillis. La guillotine est venue à Digne et à Draguignan. Il y a un an à peine, à Valensole même, un demi-fou, Ughetto massacrait toute sa famille.

La seconde raison est que ce drame est presque symbolique. Son point de départ, on doit le trouver dans des milliers de villages.

Dans chaque petit pays, il y a une brigade ou une sous-brigade de gendarmes. C'est-à-dire trois ou quatre hommes qui, forcément, deviennent les amis de tous dans ces groupes serrés de maisons où l'on est obligé, sauf de passer pour un ours, de vivre avec ses voisins. Vous imaginez combien plus facile et plus délicate à la fois devient à ce moment-là la tâche du gendarme. Dans les grandes villes, le policier est un personnage inconnu, qui fait sa besogne avec impassibilité et qui se moque bien que les délinquants, ses victimes, le maudissent puisque lui et eux n'ont pas beaucoup de chances de se retrouver face à face. Cependant qu'au village le gendarme en arrive à tutoyer tout le monde, y compris les délinquants possibles. Il se tire de cette difficulté en élargissant son rôle, qui devient plus souvent préventif que répressif. Il finit par connaître les sujets de discorde, les mauvais coups qui se préparent, les consciences qui vont faiblir. Il intervient, conseille, menace s'il le faut et arrange bien des choses qui quelque temps après seraient devenues irréparables.

Mais d'autre part, presque dans chaque village, comme il y a un fada, un faible d'esprit, il y a une forte tête.

On ne sait pas pourquoi. C'est ainsi. Il est presque aussi indispensable au paysage que le clocher. Il peut être de différentes sortes. Parfois ce n'est qu'un ours, qu'un rouspéteur, vaguement et sans le savoir, anarchiste, qui n'aime ni le curé, ni le percepteur, ni le gendarme, que tout aigrit et met en colère, qui fait de l'opposition systématique aux règles de la vie sociale, que la vue d'un uniforme rend enragé.

Ou bien c'est le mauvais sujet caractérisé, voleur, sournois, danger public qu'il faut réduire à l'impuissance.

Le plus souvent, c'est le braconnier, le braco, Maurin des Maures de toutes les latitudes, joyeux, bon enfant, truculent, insaisissable. C'est celui-là qui donne le plus de mal, matériellement et diplomatiquement aux gendarmes, parce qu'il est d'habitude aussi le chéri du village. Les paysans ont une indulgence pour ce bon vivant qui se moque de tout, les femmes aiment ses façons franches, les compli-

ments qu'il leur tourne et la légende paillardée qui l'accompagne. Le braco, c'est le bohème du village. Tout cela, ce prestige qui combat celui de leur uniforme, cette impunité, cette complicité dont il jouit, irrite les gendarmes. Il est leur bête noire, ils s'acharnent à le surveiller, à le prendre, ils triomphent insolemment s'ils peuvent lui faire traverser le village le cabriolet aux poignets ou s'ils peuvent le faire passer à la correctionnelle du chef-lieu.



GUETTAIT...

Dans le village de Valensole, encore tout bouleversé, la foule, en émoi, suit avec attention l'enquête menée avec diligence par le Parquet et la gendarmerie.

De deux choses l'une. Ou bien le braco, la tête brûlée, est un malin qui sait prendre la vie du bon côté. Dans ce cas, il se dit : je fais mon métier, les gendarmes font le leur. Essayons d'être plus rusé qu'eux. Alors, c'est une guerre d'escarmouches, mais qui bien souvent se termine au cabaret, où, devant une chopine, on se raconte joyeusement les tours qu'on s'est réciproquement joués.

Mais parfois le braco a mauvais caractère. S'il prend en haine les gendarmes, cela peut devenir intenable. Les autres se piquent au jeu. Et pendant des années, l'atmosphère du village est empoisonnée. Les gendarmes ricanent, l'homme cuve sa

rage. Et les vieux paysans disent : ça finira mal.

Heureusement, ça finit rarement mal. Mais un jour, deux coups de feu...



Amouroux était arrivé très jeune à Valensole, s'y était installé avec sa femme. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il ne semblait pas avoir la vocation de mauvais sujet. C'était à l'époque un brave homme que tout le monde estimait. Puis, il y a deux ou trois ans, de mauvaises langues commencèrent à dire qu'il faisait de la contrebande et du braconnage.

La première fois qu'on en parla au maréchal des logis de gendarmes, Crouzet, et à son aide, à Valensole, le gendarme Puel, ils éclatèrent de rire.

« Amouroux, un contrebandier ! Allons donc ! »

Mais comme les bruits persistaient, ils se décidèrent à surveiller l'homme. De fait, il menait parfois une existence étrange. Il s'enfermait à la tombée de la nuit chez lui, mais ressortait par une petite porte, laissant tout allumé comme pour laisser croire qu'il était toujours là



Le commandant Maurin console le petit Puel, innocente victime du drame.

et se glissait dans les bois. Si l'on essayait de le suivre, il disparaissait dans les fourrés sans laisser aucune trace.

Le brigadier Crouzet fit d'abord, selon sa sage habitude. Il alla trouver Amouroux et lui dit franchement :

« Tu trembles, ivrogne », il sortait son couteau et le tenant, ouvert, dans sa main, il ripostait.

« Mon bras ne tremble plus quand il y a ça au bout. »

Les gendarmes disaient : « Nous l'aurons » et lui, sourdement, répétait : « Je finirai par les crever. »

Ils le repriront une seconde fois. On le laissa en liberté mais il fut convoqué au tribunal correctionnel.

Le lendemain du jour où il reçut cette convocation, les cloches de Valensole sonnaient le glas. On enterrait un paysan, M. Mégy, et selon la coutume toutes les femmes allèrent reconforter la veuve pendant que tous les hommes suivaient l'enterrement.

La cloche sonnait toujours, lugubrement. Le convoi allait arriver au haut de la colline sur laquelle est perché le cimetière. Le brigadier Crouzet et le gendarme Puel étaient presque à la fin du défilé. Brusquement, deux coups de fusil retentirent. Les deux gendarmes, sans un mot, sans un geste, tombèrent. Les assistants, stupéfaits, regardèrent d'où étaient partis les coups. A la fenêtre d'un hangar de bois, près du chemin, Amouroux, un fusil à la main, regardait la scène.

Le cortège s'était disloqué. Le cocher avait sauté en bas du corbillard. La voix d'Amouroux s'éleva :

« Que personne ne bouge ! »

Il tenait son fusil en joue. On s'écarta. Alors le braco regarda longuement les deux corps en uniforme qui, étendus dans une mare de sang, ne bougeaient plus. Il hocha la tête.

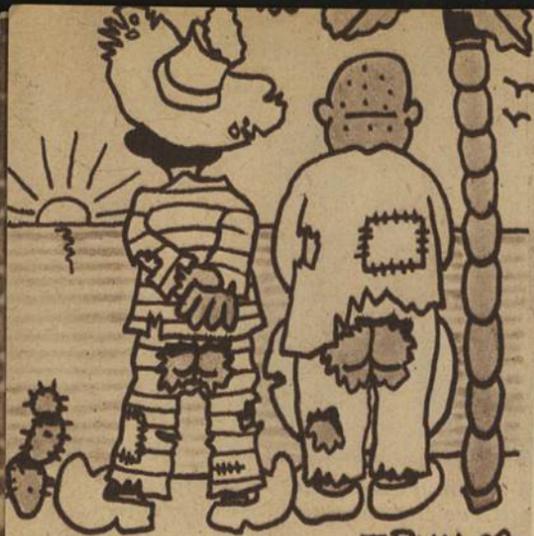
« C'est bien. Maintenant je suis tranquille », dit-il à haute voix.

Et il disparut à l'intérieur du hangar. Un autre coup de feu éclata. Les hommes se ruèrent, enfoncèrent la porte. Amouroux s'était fait sauter la tête, le canon de son fusil sous le menton.

M. LECOQ.

Le brigadier Crouzet qui tenta de ramener Amouroux dans le droit chemin.





J. P. M. V. S. T.

BAGNARDS ÉTABLIS

— Ah ! rentrer en France !
— Et acheter un fonds !

M. D., Abonné. — En instance de divorce, je voudrais savoir si cette affaire sera liquidée en 1937. Né le 1^{er} juillet 1894 à Montléhain (Aisne), à 13 heures 30.

Admettant que l'heure donnée soit exacte à quatre minutes près, la date la plus éloignée qui pourrait coïncider avec la fin de votre instance serait : septembre 1938. Il y a, par ailleurs, des éléments de retard qui postulent à l'appui de la solution précédente ; dans votre carte natale Saturne régit sur l'ascendant. Avez-vous observé dans le passé que vous êtes souvent astreint à attendre, à plâtrer ? Si oui, ne soyez pas surpris du délai présent. Ce que nous pouvons vous dire, c'est que l'issue du procès vous sera juridiquement favorable, car le Soleil se tient au sextile de Jupiter. Le contraire serait surprenant. Les torts ne sont sûrement pas de votre côté ; bien que nerveux et agité, vous êtes bienveillant et d'une compagnie agréable.

Abonnée. Premier réveil. — Quels sont les principaux éléments de mon horoscope ? Née le 24 décembre 1900 à 7 heures du matin.

Quand, dans un signe Saturnien — en l'espèce le Capricorne — le Soleil se trouve entre la conjonction de Saturne qu'il vient de quitter et celle de Mars qu'il va atteindre, l'enfance est assombrie et l'adolescence difficile. Après la trentaine seulement, ces influences disparaissent et il vient une période meilleure dont l'apogée est à quarante ans. Pour vous, la présence dans le Sagittaire de Mercure, Saturne et Uranus, puis de Jupiter qui gouverne cette constellation, signifie que la seconde moitié de l'existence sera satisfaisante dans toute son étendue. Vos dispositions morales très sérieuses, votre aptitude à persister dans la bonne voie et votre lucide circonspection porteront leurs fruits.

Un vieil ami de « Détective ». — Veuillez m'indiquer les chiffres et dates maléfiques et bénéfiques de mon horoscope. Né dans les Landes le 4 août 1893, minuit.

Dans l'année, la période du 21 mars au 20 avril et celle du 21 novembre au 20 décembre vous sont favorables parce qu'elles coïncident avec le passage du Soleil au trigone des trois corps sidéraux qui se trouvaient lors de votre naissance dans le signe du Lion : le Soleil, Mars et Mercure. Au contraire, les périodes suivantes, qui s'accompagnent d'oppositions ou de quadratures, sont périlleuses : 21 avril au 20 mai, 21 octobre au 20 novembre, 21 janvier au 20 février. Comme chiffres, choisissez : 3, 7, 11, 17 et 22. Votre degré zodiacal de chance pure est le 27^e du Taureau. Son influence sera diffusée le 13 avril prochain. Choisissez donc ce jour-là, à 17 heures.

ANDRÉ T., abonné, PARIS. — Quel est mon horoscope ? Né le 26 juillet 1904, à 7 heures du matin, à Lannion (Côtes-du-Nord).

Les dominantes sont Neptune et la Lune : ceci concourt à la mobilité, à l'instabilité, tant du caractère que des éléments du destin. Heureusement que la situation de Jupiter, en plein méridien, et celle de l'ascendant, à 8° du Cancer, s'accordent pour créer en vous une certaine tendance à observer de saines traditions et un sens très précis de la droiture, car votre émotivité, votre impressionnabilité nerveuse eussent pu vous amener à de graves écarts. D'autre part, la même influence jupitérienne équivaut à une constante protection sociale, à des appuis, à des sinécures. Votre plus grande chance

AUX DEUX MASQUES

(Théâtre d'aventures)

REPRISE DE LE CLUB DES GANGSTERS

Pour la reprise de cette fameuse pièce qui fit courir tout Paris la saison dernière, nous sommes heureux d'informer nos lecteurs que nous avons obtenu de la direction des Deux Masques un service d'abonnement très avantageux pour toute personne qui en fera la demande de notre part.

Ecrivez — pour recevoir ce service — au secrétariat des Deux Masques, 25, rue Fontaine (9^e), Tri. 10-34.

Confidences de
« Détective »

BON n° 23

Confidences

RUBRIQUE GRATUITE OUVERTE A NOS LECTEURS

Nous sommes heureux d'annoncer aux lecteurs de « Confidences », et, en particulier, à ceux qu'impatiente à juste titre une trop longue attente, que, désormais, il n'y aura plus de retard.

À ceux qui se sont crus oubliés ou négligés, nous tenons à dire qu'il n'en a rien été : surpris, dès la création de cette rubrique, par l'affluence même des demandes, nous nous sommes trouvés devant une situation difficile à résoudre. Plusieurs centaines de lettres nous parviennent, en effet, chaque semaine, et leur nombre va croissant. Attribuer régulièrement aux réponses plusieurs pages de « Détective » n'eût permis de satisfaire qu'une faible proportion des demandes et eût restreint la place qu'exige l'information.

Voici donc comment nous procéderons à dater du prochain numéro :

1° Dans nos colonnes, nous répondrons exclusivement aux questions présentant un intérêt général : hygiène, santé, beauté, culture physique, éducation de la volonté, suggestion, psychologie, technique policière, sexualité, occultisme, sciences, lettres et arts.

2° Et nous répondrons par lettres individuelles, sous pli fermé sans indication de provenance (enveloppes blanches) aux demandes de consultations personnelles : horoscopes, analyses d'écritures, orientation professionnelle, conseils relatifs à la vie sentimentale et à toute chose concernant la vie privée.

Le service de « Confidences » reste absolument gratuit.

réside dans vos aptitudes artistiques exceptionnelles. En poésie ou en musique, vous pouvez être un créateur de frissons nouveaux — mais vous aimez ressentir plutôt que créer.

ANDI. — Je serais curieuse de savoir ce que ma carte natale indique. Ne reproduisez pas ma date de naissance.

Tout d'abord, un fond de pondération, de sens pratique saturnien, qui harmonise très heureusement l'impulsivité due à la conjonction du Soleil et d'Uranus, ainsi que les très diverses et très capricieuses tendances qu'indique la connexion d'Uranus et de Neptune. Votre originalité — qui procède d'une acuité de perception et d'une subtilité d'esprit fort rares — constitue pour vous une sorte de domaine dont votre entourage ne voit que la façade ; vous restez incompréhensible à presque tous. Parfaitement équilibrée et d'une profondeur de vues remarquable, vous avez une mentalité, des moyens cérébraux de joueur d'échecs ; vous conduisez assez habilement votre propre destin par une prévoyance tactique. Votre succès personnel et social sera exactement celui que vous attendez.

ERNEST G., abonné N° 10.437. — Sans y porter les indications que je vous donne quant au moment de ma naissance, dites-moi, dans votre rubrique « Confidences », mes périodes favorables.

Vous avez, sans doute, observé que, dans

le passé, vos chances se sont produites comme de soudains éclairs au milieu d'un ciel très obscur. Elles procèdent, en effet, d'Uranus. Leur rythme le plus large est celui-ci : 14 ans, 28 ans, 56 ans. Les périodes délicates sont : 21 ans, 42 ans et 63 ans. Dans l'année, les meilleures époques se situent dans la première décade de mai, de septembre et de janvier. Il s'y produit quelque circonstance inattendue qui, tout d'abord, vous surprend plus qu'elle ne vous enchante, et qui, ensuite, se révèle féconde en bons résultats. Sauf aux trois époques en question, vos probabilités de gains à des jeux de hasard sont faibles. Même sans loterie, vous vous trouverez très largement pourvu vers la cinquantième année.

Lulu anxieuse. Veuillez me faire connaître les principaux éléments de mon horoscope. Née le 23 août 1900 à 2 heures du matin, Gard.

Le Maître du méridien, Mars, situé dans la douzième maison, sans aspects atténuants, ne laisse guère de tranquillité ; nous craignons que votre vie intérieure ne soit fort éprouvée. Socialement, les indications sont meilleures, car le Soleil, dans le Lion, est en trigone avec Jupiter et Sagittaire et sextile à Neptune. Vous obtiendrez, si vous ne l'avez déjà, une position lucrative où votre rôle, jadis subalterne, sera dirigeant. Vos parents, frères, sœurs, en un mot votre famille ascendante, paraît constituer pour vous une source de soucis multiples.

UN COUP D'ŒIL SUR... L'ASTRALITÉ DE LÉON BLUM

S haute silhouette, son masque au contour rectangulaire, son activité patiente et sûre de constructeur circonspect, son accession tardive au rôle de leader, tout cela exprime l'influence de Saturne. Mais ici les qualifications purement saturniennes (envergure des conceptions, aptitude aux réalisations de très longue haleine, acharnement méthodique, sang-froid), se trouvent harmonieusement combinées au talent d'improvisation, à la subtilité dialectique et à l'adresse manœuvrière dispensés par Mercure. Les linéaments du profil, fins, déliés, portent bien, d'ailleurs, l'empreinte mercurienne.

L'ampleur du front s'apparente au type de Jupiter, et sa ligne au type solaire. Cela explique que le domaine de l'abstraction juridique ne lui ait pas suffi bien qu'il en ait atteint les sommets. Animé à la fois de cette bonté d'âme aux larges horizons qui caractérise le jupitérien et d'altruisme solaire — l'altruisme des christs — sa norme le déterminait à œuvrer pour l'avènement d'une charte plus humaine des rapports sociaux et internationaux.

Certains l'ont cru utopiste. Il n'en est rien. Le visage des utopistes est triangu-

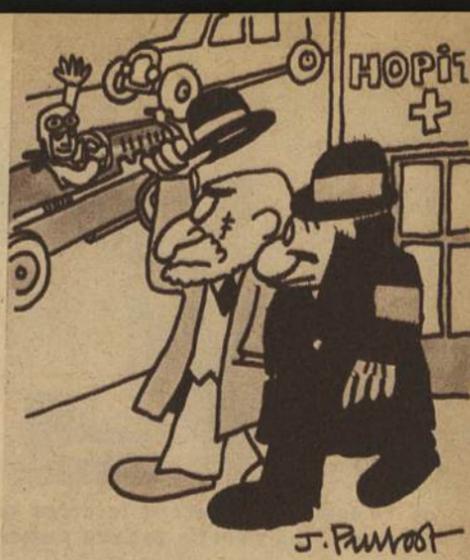
laire. — Voyez ici, la carrure puissante des masséters. Ses évaluations sont lucides et sa volonté résolue.

Paul-Clément JAGOT.



ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS 3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI^e)

TÉLÉPHONE : LITRE 46-17
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTES CHEQUE POSTAL : N° 1298-37
FRANCE ET COLONIES 1 an 6 mois 85. » 38. »
ÉTRANGER (TARIF A) 85. » 45. »
ÉTRANGER (TARIF B) 100. » 55. »
Les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « Détective »



J. P. M. V. S. T.

LES EXPLOITEURS D'ACCIDENTS

— Client ?
— Non... fournisseur...

Deux unions sont indiquées, ou, plus exactement, une aventure sans consécration légale, et un mariage très honorable. Conjoint notablement plus âgé que vous.

Blonde Pignère. Dites-moi si je me marierai et dans combien de temps. La solitude me pèse. Née dans les Landes le 18 mars 1911, à 11 h. 30.

Toutes les indications concourent à fixer au début de l'an prochain l'événement en question. Le Soleil (significateur du mari dans l'horoscope d'une femme) passera, par direction, à la conjonction de Vénus natale, tandis que cette dernière arrivera sous les rayons de Mars au sextile de la position radicale du Soleil. Etant donné que ce dernier conjoint à Mercure occupe le méridien de votre carte horoscopique, et que la cuspidé de la maison du mariage tombe dans un signe saturnien, le mari occupera une situation dans l'enseignement, sera d'un caractère grave et stable et d'âge moyen. Nous croyons à un très vif attrait mutuel, car, au moment indiqué plus haut, la Lune, qui gouverne votre naturel, passera sous les rayons de Vénus. Enfants nombreux, principalement féminins.

Th. G. Quels sont mes jours et numéros de chance ? Né le 22 août 1920 à 16 heures dans la Haute-Marne.

Votre chance aux loteries, signifiée, très avantageusement, par la conjonction du Soleil et de Jupiter, entre le 28^e et le 30^e degré du Lion, se manifeste de préférence les dimanches et les jeudis. Mais elle est plus certaine quand, un dimanche ou un jeudi, le Soleil se trouvant dans le 3^e décan du Bélier ou du Sagittaire, la Lune transite Jupiter natal. Pratiquement : 28 et 29 décembre 1937, surtout le 29 à 12 h. 15.

A. Mélin. Ma fille, née le 27 juillet 1922, vers 7 heures du matin, paraît douée pour le patinage artistique. Peut-elle devenir une virtuose du genre ?

Les configurations de Vénus, la Lune et Mercure dans l'horoscope de cette jeune fille, rendent compte du fait qu'elle est bien douée pour toute cinématique gracieuse, mais la danse serait préférable au patinage, à cause des risques assez graves encourus ici : la Lune est, en effet, au carré de Mars et à l'opposition d'Uranus : une chute malheureuse pourrait se produire.

D. B. à Amiens. Quels pronostics de mon horoscope pour l'avenir imminent ? Né le 18 avril 1907, à Carvin.

Avec le Soleil dans les Poissons, la Lune dans le Taureau et Jupiter dans le Cancer, vous trouveriez votre maximum de chances dans une occupation ayant rapport aux choses du passé : histoire, antiquités, archives, etc. Actuellement, et pour quelques mois encore, les préoccupations relatives à votre vie privée, tendent à accaparer trop exclusivement vos pensées, et à vous faire plâtrer sur place. Fin octobre, début d'une excellente période pour le développement de vos ressources. Le décès d'un parent masculin se trouve également en vue, mais, faute d'heure, nous manquons de l'élément essentiel pour préciser.

Mes sapins. Ma situation financière et ma santé sont-elles en voie d'amélioration ? Né le 22 novembre 1895, 8 heures du soir, à Firminy.

Le rythme des améliorations et des altérations s'étend pour vous sur deux années consécutives. En d'autres termes : deux ans d'adversité sont suivis de deux ans favorisés. Votre prochaine période de redressement commencera vers le 15 juin prochain. L'ensemble de votre vie est une lutte incessante dont les accalmies représentent vos meilleurs instants. C'est que vous êtes gouverné par le signe du Scorpion et par Mars.

L. R. 13, Strasbourg. Puis-je entreprendre un commerce à mon compte ? Né à Bruxelles le 13 avril 1896, 11 heures du matin.

À condition d'être patient, tenace et de pouvoir attendre, l'affaire que vous songez à créer atteindrait un degré moyen de prospérité. Mais la position des luminaires et de Mercure dans votre horoscope dénote plus de subtilité intellectuelle que de qualifications combattives. Votre activité cérébrale vous qualifie bien mieux pour une profession libérale que pour le commerce. Si, cependant, vous teniez à essayer cette dernière branche, vous auriez de meilleures chances dans le trafic d'articles s'adressant à l'esprit (les livres, par exemple), que dans celui de produits destinés aux besoins matériels.

« DÉTECTIVE-BUREAU »

La mise en page de ce numéro est de J. G. SÉRUZIER.



Au centre, Roger Canard, chef de la bande des voleurs d'autos, à gauche, Pierre Chatagnier; à droite, son frère Félix, tous trois sous les verrous.

LE FILET TENDU...

Lyon
(De notre correspondant particulier.)

A MALIN, malin et demi. La vie n'est plus belle pour les voleurs d'automobiles : bientôt le « métier » ne nourrira plus son homme. Il est vrai que ces messieurs allaient un peu fort. Ces derniers temps, en effet, ils ne se donnaient même plus la peine de maquiller les voitures, de leur donner un autre aspect ; ils les revendaient à quelques centaines de kilomètres de l'endroit où la « prise » avait été faite. C'était trop beau !

Fort à propos, la collaboration très étroite du contrôle général des services de la police criminelle à la Sûreté nationale et de la Sûreté lyonnaise vient de mettre fin aux redoutables agissements de malfaiteurs spécialisés dans le vol, le recel et la vente d'autos dérobées à Paris et en banlieue.

Depuis quelques semaines, M. Fœx, chef de la sûreté lyonnaise, avait la conviction que des voitures neuves vendues à Lyon avaient été volées aux environs de la capitale. Il parvint à identifier un de ces véhicules, dont le volant était tenu par un certain Emile Gauthier ; la voiture était nantie d'une carte grise et d'un certificat de non-gage au nom de M. Chabillard, rue de l'Alma, à Paris, or ce dernier était toujours en possession de son auto et des papiers de celle-ci : les papiers de Gauthier étaient faux.

Cette constatation faite, Gauthier était arrêté, en même temps qu'un individu jouant le même rôle, Léon Calère et qu'un mécanicien, Maurice Sanat. Ce lui-ci recevait les voitures de Paris et les remettait à ses deux complices, chargés de la vente. Bientôt, un habitant des environs de Vienne, M. Renz, précisait qu'un nommé Bourgeois devait lui livrer une auto. La police fut exacte au rendez-vous... Le soi-disant Bourgeois était un repris de justice, Georges Revel.

Revel parla ; il désigna ses fournisseurs et complices, le chef de bande, un certain Canard. Et c'est ainsi que fut connu le mécanisme des opérations.

Une voiture était volée et placée en lieu sûr. On recherchait ensuite une auto de même marque, type série dont on se contentait de relever le numéro d'immatriculation, le numéro du moteur, les noms et adresse du propriétaire.

Ces renseignements pris, on fabriquait une carte grise et un certificat de non-gage. C'est ainsi que la préfecture de police pouvait confirmer l'existence réelle sur les contrôles administratifs d'une voiture aux nom et numéro désignés sur les faux papiers.

Des arrestations furent opérées à Paris, dans plusieurs débits de la rue de Charonne. Les inspecteurs Marbellion, Depré et Dubucq, de la Sûreté nationale amenèrent rue des Saussaies : le chef de bande, le Lyonnais Roger Canard, se disant marchand forain, les frères Félix et Pierre-Michel Chatagnier.

L'affaire se poursuit. La chasse aux voleurs d'autos est ouverte et le gibier ne manque pas. Les policiers sont à l'affût et presque quotidiennement un homme ou deux est traqué. L'organisation est découverte, ses ramifications à Paris et à Lyon sont dépiquées. Les captures sont bonnes. M. Fœx, le chef de la sûreté à Lyon, a la semaine dernière interrogé près de cent cinquante témoins. C'est un chiffre...

Quelques semaines avant l'ouverture de l'exposition internationale qui provoquera pendant plusieurs mois une circulation plus intense que jamais dans la capitale, de voitures d'étrangers et de provinciaux, l'arrestation de la bande à Canard est particulièrement heureuse. C'est un beau coup de filet. Des voleurs d'autos sont hors d'état de nuire. D'autres se méfieront... Les voleurs d'autos sont traqués.



MARIAGES - RENSEIGNEMENTS

NOUVELLE AGENCE FLOREAL

Relations Mondaines Exclusives. Tous Renseignements
39, RUE DE CHATEAUDUN } fond de la cour, escalier
gauche 3^e étage porte g.
Présentations de 10 à 20 h. dim. et FÊTES 11 à 17 h.
TRINITÉ : 81-28

G. LE BRIS, détective, ex-chef à la Police parisienne. Recherches. Enquêtes. Filatures
130, avenue Mozart - PARIS (XVI^e)
Téléphone : Auteuil 95-01

Cabinet R. Barrau

Divorces. Renseignements, Recherches, Surveillance, Protection (Paris-province), 30, rue Le Peletier, Paris-9^e. T. Provence 56-18.

ÉCOLE INTERNATIONALE de DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)
Brochure gratuite sur demande
28, AVENUE HOCHÉ (8^e)
CAR. 19-45

Oignons à fleurs gratuits

Pour nous faire connaître davantage, nous vous envoyons gratuitement une collection choisie de DAHLIAS, MONTBRETIAS, BÉGNIAS, ANEMONES, RENONCULES, LIS, GLAIEULS, etc., en tout 240 pièces. Envoyez-nous pour tous frais 12 fr. 50 par mandat français ordinaire (donc non international), dans lequel vous laissez en blanc l'indication du destinataire. Mentionnez clairement votre adresse et le nom de ce journal. KWEEKERY TULPENBURG, Potsbus C 397, AMSTERDAM Centrum, Hollande.

BENOIT DE VAISE
Une Science Nouvelle ?

LA RADIESTHÉSIE DIVINATOIRE

ALA PORTÉE DE TOUS
Manuel Théorique et Pratique du Pendule Hermétique
Envoi à domicile contre 2 fr. 50 en timbres-poste
LIBRAIRIE CRITIQUE
25, Rue de Vanves, PARIS - 14^e

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.

Facile et discret (1 à 3 applicat.). Prestate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorragie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.
Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente.
INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Boursault, PARIS-17^e

anti-ÉPILEPTIQUE de LIÈGE
Supprime toutes crises nerveuses
Broch. grat. Lab. Fanyau 48 Cl. Lorrain Lille

VOULEZ-VOUS RETROUVER LA JEUNESSE ET LA FORCE DE VOS VINGT ANS ?

C'est maintenant possible, car on a découvert que le VIEILLISSEMENT PRECOCE (faiblesse sexuelle, impuissance, neurasthénie, fatigue intellectuelle, manque de mémoire, lassitude générale, etc., etc.) était dû au mauvais fonctionnement des GLANDES A SECRETION INTERNE (glandes endocrines).

Les sécrétions internes de ces glandes, les HORMONES sont déversées directement dans le sang. Elles conditionnent tout le développement de l'être humain, toute sa formation physique intellectuelle, tout son caractère propre. Elles agissent les unes sur les autres, elles forment un « TOUT » et la sécrétion de chacune conditionne le bon fonctionnement de toutes les autres.

On connaît maintenant la cause de cette sénilité précoce et l'on sait également qu'il est possible d'apporter par voie buccale aux glandes défaillantes le secours d'hormones prélevées sur des animaux jeunes. Les hormones secrétées par chaque glande sont identiques dans toutes les espèces. L'activité des extraits

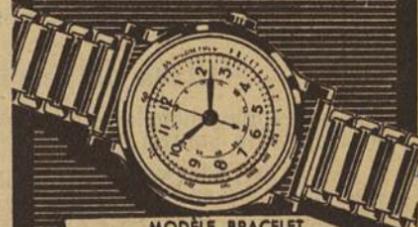
ALTA CHRONOGRAPHES PERFECTIONNÉS

Indispensables pour tous les contrôles de précision : SPORTS - INDUSTRIE MÉDECINE

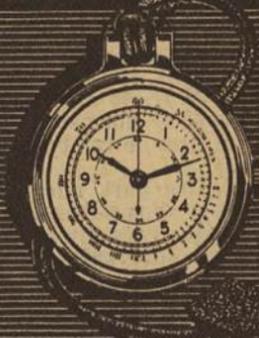
Mouvement à ancre orthomagnétique garanti 5 ans sur facture. Aiguille de 1/5^e de seconde, commandée par un système breveté d'arrêt et départ à 2 temps et à action indirecte, permettant aussi de déduire les temps d'arrêt survenant en cours de chronométrage. Boîtiers antichocs et antipoussières.



Type standard... 39 frs
En chromé, verre incassable cadran tachymétrique... 45 frs



MODÈLE BRACELET FORME RONDE OU CARRÉE
Type standard, forme ronde ou carrée... 49 frs
En chromé, verre incassable cadran tachymétrique... 55 frs
Modèle grand luxe chromé bracelet métal inoxydable, cadran tachymétrique, verre incassable... 69 frs



Modèle "Sport" ou pour dame. 59 frs
ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

D. ALTA, 120, rue de Rivoli, PARIS
MÉTRO : CHATELET

ME voilà donc « courtier en accidents ». Je ne m'en vante pas. Parce que je commence à en connaître quelques-uns.

On rencontre dans ce métier des garçons honnêtes, intelligents, travailleurs. Il en est qui sont diplômés de l'Université, d'anciens professeurs. Il en est aussi dont le casier judiciaire est un poème !

— Tiens, j'ai vu un tel... ça fait longtemps que je ne l'avais aperçu...

— Il est donc sorti de prison ?

— De prison ?

— Oui, trois ans pour escroquerie... Et puis, tu ne sais pas, parce que tu es jeune dans le métier. Il a sa femme en maison, quelque part en Afrique ou en province. Il se sert de ce métier comme d'une couverture.

— Pas possible !

— Oh ! tu ne les connais pas tous. Tiens, un bon conseil, méfie-toi de Xavier, il a eu des histoires avec la police.

Nous sommes dans ce milieu où l'on guette le sang, la mort, le malheur — comme des oiseaux de proie tournoyant au-dessus d'un charnier — tout un troupeau de déclassés, de déchets de la société.

Nous sommes des victimes de la crise, du chômage. Certains d'entre nous voudraient vivre d'un autre métier. Ce sont ceux qu'un monde tranquille et honnête a rejetés.

Ici, pas de diplômes, pas de brevets d'honnêteté. Si vous avez du cœur au ventre, si vous ne craignez ni les rebuffades, ni les scrupules, entrez.

Vous serez courtier en accidents de la voie publique.

Vous serez courtier du malheur.

Offres de service

— Mais non, monsieur, c'est spécifié en grosses lettres sur le contrat :

« TOUTES AVANCES NECESSITEES PAR LES FRAIS DE JUSTICE, ENQUÊTES, RECHERCHES, ETC., SERONT FAITES PAR M. X..., DIRECTEUR DU CABINET... ET RESTERONT EXCLUSIVEMENT A SA CHARGE DANS LE CAS OU AUCUNE INDEMNITE NE SERAIT OBTENUE. »

« C'est formel, c'est clair. Nous engageons les frais pour défendre votre affaire ; si nous perdons, vous ne nous devez absolument rien.

« Si nous gagnons, vous nous donnez les 25 % de la somme que vous aurez obtenue.

(Il faut toujours dire 25 % et jamais : « le quart », à la manière des commerçants qui affichent : 29 fr. 95 au lieu de 30 fr.)

« Ces 25 % nous sont versés aux termes du contrat « A titre de remboursement des frais et honoraires ».

« D'autre part, aucun paiement ne peut être effectué si vous n'êtes pas d'accord avec nous. En retour, vous vous interdisez de prendre un accord avec votre adversaire sans nous avoir consultés. »

Cette fois, le client ne se fait aucune illusion.

— Ainsi, si je touchais 100.000 francs, par exemple, vous en retiendriez 25.000. Mettons que vous ayez quelques frais de correspondance et divers, s'élevant à un millier de francs, tout le reste vous serait bénéfice, puisque les frais du procès, si procédure il y a, vous seront remboursés par la

(1) Voir DÉTECTIVE n° 440.

partie perdante. Vous auriez donc 24.000 francs de bénéfice net. Quel est l'avocat qui prendrait de tels honoraires ? Mais c'est du vol, monsieur. Du vol !

— Mais si nous perdons... nos frais...

— Allons, allons, vous n'allez pas me faire croire que vous accepteriez de suivre une affaire en justice et d'y engager des frais si vous n'êtes pas sûr d'obtenir gain de cause...

Rien à faire. Partie perdue.



— Je vous remercie, monsieur, j'ai déjà quelqu'un.

— Qui est-ce, sans indiscrétion ?

— M^e C...

(Ici, le nom d'un très grand avocat.)

— Dans ce cas, madame, je n'insisterai pas. Mais c'est vous-même qui êtes allée trouver M^e C...

— Non. C'est son secrétaire qui est venu me voir à l'hôpital.

— Son secrétaire ?

(Ça, c'est trop fort. Le grand avocat ferait donc du racolage ? C'est impossible.)

— Oui, son secrétaire m'a dit que M^e C... défendrait mes intérêts, gratuitement, à titre de publicité, parce qu'il se présente comme député à Paris. Seulement, comme dédommagement, je lui verserai les 15 % de l'indemnité que j'obtiendrai.

— Madame, vous avez été victime d'un escroc. Il est interdit à un avocat de recruter des clients. Vous avez signé un contrat ?

— Oui.

— Montrez-moi le double.

C'est bien ce que je pensais. Ce contrat porte le nom d'une maison étrangère ; la plus véreuse sur la place.

Et comme ces contrats, de pure forme, n'ont aucune valeur, je peux sans peine faire entendre raison à cette brave femme.

Elle écrit la lettre de résiliation que je lui dicte et j'emporte un contrat signé.

Ma journée est gagnée, et même mon mois.

Le barème

En principe, l'accès des hôpitaux est interdit aux courtiers des cabinets d'affaires. Des mesures ont été prises pour éviter le racolage à l'intérieur des salles. Le personnel qui se rend complice de ce racolage encourt des sanctions. Mais il y a, toujours, des exceptions à la règle.

Salle N..., je suis le premier visiteur. L'instinct me guide. Ce lit encadré de planches rembourrées, où l'on ne voit sortir des draps qu'une tête couverte de pansements, est certainement celui que je cherche.

— Monsieur Rivière ?

— Hou... hou... hou...

— Vous souffrez beaucoup ?

— Ah, ah, a-a-a.

— J'ai été informé de votre accident par le commissariat. Je viens vous demander si vous acceptez de confier la défense de vos intérêts au cabinet que je représente. Car la compagnie d'assurances qui garantit le camion auteur de l'accident vous doit des dommages-intérêts. Si vous voulez les obtenir, il faut que vous vous fassiez défendre par un cabinet spécialisé. Notre maison, qui ne vous demande aucune avance...

Je parle et le blessé, encore sous le coup de l'opération qu'il a subie le matin, ne me comprend pas bien. Qu'importe. Je sens que je l'aurai.

— Oui, mais je voudrais attendre un peu.

— Attendre, malheureux ! Mais, vingt-quatre heures, qui ne vous paraissent rien, suffisent à

COURTIER

S'il était besoin d'affirmer l'utilité de notre enquête sur les Courtiers du Malheur, l'intervention de M. Louis Gélis, conseiller municipal de Maison-Blanche, apporterait, dès la semaine, un précieux encouragement.

En réponse à la question de M. Gélis, M. Mourie, Directeur de l'Assurance Publique, vient, avec le Préfet de la Seine, d'inviter le personnel à redoubler de surveillance pour empêcher les courtiers d'être victimes de malheurs d'affaires "malheureux" qui précipitent dans le malheur au chevet des victimes.

S'il reconstruit matériellement, d'éviter que les victimes ne peussent aller dans les salles aux Malheurs. M. Mourie a fait afficher sur les salles de garde les noms des victimes, les agissements des courtiers, les noms des courtiers. Qu'on nous permette de porter...



MALHEUR

TIERS

Armer
te sur
lheur,
Louis
unicipal
e, nous
s cette
ux encou-

la question
M. Mourier,
l'Assistance
nt, d'accord
de la Seine,
personnel à
e surveillance
er les malades
es des hommes
"marron" qui se
dans les hôpitaux
des blessés.

connaît qu'il est
lement impossible
que les agents d'af-
e pénètrent dans les
aux heures de visite,
urier rappelle que des
es sont apposées dans
salles pour mettre en
le les hospitalisés contre
agissements des courtiers
rron.

Quoi qu'il en soit, qu'on
ous permette de dire que la
ampagne de DÉTECTIVE
porte déjà ses fruits.

HEUR



faire perdre un procès. Vous savez combien les compagnies d'assurances sont de mauvaise foi. Leurs services spéciaux, sachant que votre accident est grave, vont immédiatement chercher à décharger leur responsabilité. Ils trouveront des témoins de complaisance qui déposeront contre vous. Alors, tout sera perdu. Si vous voulez que votre affaire soit menée à bien, il faut nous la confier immédiatement, de façon à ce que nous puissions mener d'urgence notre enquête. Là est le principal.

— Combien prenez-vous ?
— Rien. Absolument rien. Nous faisons le nécessaire gratuitement. Nous nous chargeons de vous faire obtenir une indemnité, « la plus forte possible ». A ce moment-là, naturellement, vous nous versez un pourcentage.

J'ai eu la signature. Je remplis à présent sa fiche : marié, trois enfants, gain de 60 francs par jour, garçon de café. Circonstances détaillées de l'accident, etc.

— Combien pourrais-je toucher ?
— Je ne sais pas exactement, mais, approximativement, chiffrez votre indemnité aux environs de 100.000 francs.

Cette réponse est dangereuse. Jamais on ne doit « promettre » une somme à un client. Mais cette fois, je suis sûr que l'affaire est bonne, la responsabilité entière pour le camion, la compagnie d'assurances solvable.

Une jambe coupée vaut bien 100.000 francs, et plus !



Il est 1 h. 30. J'ai le temps de « faire » un autre hôpital. Dans le taxi qui m'emène, je pense à cette question :

— Comment s'évalue l'indemnité à laquelle a droit un accidenté ?

- Je raisonne :
- 1° Remboursement des journées pendant lesquelles le blessé n'a pas travaillé ;
 - 2° Dédommagements matériels (vêtements, bicyclette, moto détériorés, etc.) ;
 - 3° Frais d'hôpital ;
 - 4° Pretium doloris (très élastique) ;
 - 5° Indemnité proprement dite.

Cette dernière est fonction du gain de la victime, de son âge, de son incapacité fonctionnelle. Celle-ci est fixée par un médecin-expert que délègue le tribunal.

Ainsi, Rivière aura une incapacité approximative de 70 %. Il gagne 21.900 francs par an. Il a trente ans. A cet âge, le taux de rente est de 17. C'est-à-dire que, pour une incapacité de cent pour cent, on lui verserait un capital de 21.900 x 17 = 372.300 francs.

A 70 %, il touchera : 210.510 francs. Sur cette somme, le cabinet prélèvera sa commission de 25 % : 52.627 fr. 50.

Et moi, j'aurai le cinquième de cette commission. J'ai gagné mon trimestre.

Exigences du métier

Dans cet hôpital, les courtiers bénéficient d'une certaine tolérance. Le pavillon de chirurgie, propre et calme, dégage une impression de cordialité qu'on ne rencontre pas dans les autres hôpitaux.

Les malades me connaissent. J'offre des cigarettes ici, je donne 5 francs à un autre, des bonbons à celui-là. Aujourd'hui, il n'y a rien. Aucun blessé. S'il en était entré un, j'aurais été avisé par le pneumatique de l'un de ces malades à qui je parle.

Il y a peu de visites aujourd'hui. La salle est presque déserte. Sur les lits blancs, sur les pansements, rôde une clarté sale et grise d'hiver. La clarté inexpressive de ces journées mornes qui suintent la lassitude, le sommeil, au gré des heures trop lourdes.

Le « 4 » a été opéré du mal de Pott.
— Alors, vieux quand sors-tu ?
— Ah ! ne m'en parle pas. Huit mois encore au moins.

Je m'en vais, pour ne pas voir dans ses yeux de vingt ans, briller une larme.

Salle M... Je m'arrête sur le seuil. Au lit « 8 », un courtier se penche et glisse un billet de 100 francs au malade.

J'attends qu'il s'éloigne et je m'approche à mon tour.

— Dis donc, le « Tatoué », tu aurais pu me le dire que tu avais besoin de galette... Espèce de salaud !

Le « Tatoué » ne m'a pas répondu. C'est une crapule, surprise et blessée dans un cambriolage. Je l'avais comme indicateur, car il est débrouillard. Il l'est plus que je ne le croyais. Trop même. Il mange à tous les râteliers.

C'est rare, dans le métier, d'avoir l'exclusivité de ses indicateurs. Avant de partir, discrètement, j'ai fait signe à une infirmière.

Dans l'escalier désert où elle m'a suivi, je lui ai remis un paquet qu'elle dissimule aussitôt dans son tablier : une paire de bas de soie avec un billet bleu.

Rapidement, je lui glisse :
— Je viens d'en voir « un » au « 8 », chez le « Tatoué ». S'il vient souvent ici, empêche-le de travailler.

— Ça va, compris ? Quand je te revois ?

Bon, ça y est. Voilà huit jours que je n'étais pas sorti avec elle. Cette fois il faudra que j'y passe, si je veux faire des contrats salle M... Ça ne pouvait plus durer, la vie était trop belle !
Quel métier !

Survint un troisième larron

Dans la cour de l'hôpital américain de Neuilly. Il fait bon. Le soleil qui brille apporte, avec le printemps, une note de gaieté qui réchauffe. Je suis content. Un je ne sais quoi me dit que je signerai un contrat.

Dans une allée, deux hommes discutent. Il y a une pointe d'ail savoureuse dans l'accent du plus coléreux :

— Je te dis que tu monteras pas. Je te le dis ou sinon, funérailles ! prends garde à toi, Gaston !

Ça y est, deux courtiers qui se disputent une affaire. Dissimulé derrière un arbre, j'écoute.

— Je te dis, Gaston, que l'affaire, elle est pour moi. Ce matin, j'ai vu sa famille. « Ils » sont d'accord pour me donner l'affaire. Et maintenant, je viens de monter. Tiens, je te raconte pas de blagues, elle est au deuxième étage dans la première chambre à gauche ; tu vois que je le sais.

— Et moi, je te dis, Gaston, que j'attends la famille.

Je les laisse à leur discussion, et rapidement je monte au deuxième.

— Pardon, mademoiselle. D'accord avec la famille où vous êtes employée, je viens demander votre signature au bas de ce contrat ; signature nécessaire, si vous voulez que nous défendions vos intérêts...

Il n'a pas fallu plus de dix minutes pour réaliser l'affaire.

Dans l'allée, la discussion s'est envenimée.
— Je monterai.
— Non.
— Si.
— Prends garde, Gaston, que je vais m'énerver...

Je m'approche :
— Qu'est-ce que vous avez à faire ce chahut tous les deux, vous êtes fous !

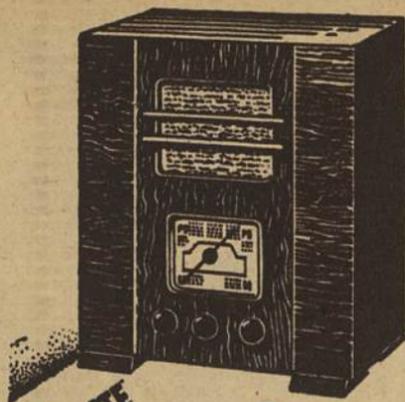
— Figure-toi !...
Et le Marseillais me raconte le sujet de la discussion.

— Et c'est pour ça que vous vous disputez ? Espèces de ballots ! Le voilà, le contrat, il y a une heure que je l'ai dans ma poche.

Dans l'allée déserte, les deux compères interloqués ressemblent à deux statues de la consternation.

F. DUPIN.

(A suivre.)



**ROBUSTE
SENSIBLE
PUISSANT
MUSICAL**

**POSTE SUPER
TOUTE L'EUROPE
RESONANCE**

EN RÉCLAME 495
OU 6 VERSEMENTS DE 90^{fr}
GARANTIE RÉELLE D'UN AN
VENEZ VOIR OU
DEMANDEZ UNE DÉMONSTRATION



Paris : 3, boulevard Magenta.
— 143, rue Oberkampf.
— 39, avenue des Gobelins.
Saint-Denis : 48, boulevard Jules-Guesde.
Argenteuil : 3, route de Sannois.
Bezons : 38, quai Voltaire.
Colombes : 5, rue Casimir-Vincent.
Juvisy : 3 bis, Grande-Rue.
Meaux : 32, rue du Tarn.
Melun : 9 bis, rue Poilleux.
— 3, boulevard Charles-Gay.
Méry-sur-Oise : 43, rue de Paris.
Montreuil-sous-Bois : 9, rue Général-Galliéni.
Montreuil : 90, rue de Lagny.
Le Raincy : 126, avenue du Chemin-de-Fer.
Saint-Maur : 94, avenue Carnot.
Tournan : 13, rue de Provins.

SCIENCES OCCULTES

MARCELLE - Exactitude de ses prédictions. — Voit juste, précise événements. — Par correspondance, envoyer date naissance, cheveux et 15 fr. 50. — Tous les jours de 10 h. à 19 h. — Tarots depuis 10 fr. 17, rue Le Peletier, Paris.

Mme NORLAN Voyante diplômée. Cartes Réussit en tout. Ts les Jrs, 92, bd Magenta, Paris. Par corr. 10 fr.

- ACCORDÉONS -
Les moins chers, meilleurs —
Le plus grand stock
FRANCE ACCORDÉONS
111, boulevard Beaumarchais, (Paris 3^e)
Demandez notre nouveau catalogue N° 5

RIDES, p. a. d'oeil, coin du nez, de la bouche, du front, etc. ; poches des yeux, paupières fripées, points noirs, bajoues, cou flétri, atténués en 8 j. Disparus en 1 mois. Méth. nouv. sensationnelle. Facile chez soi, en secret. Ecrivez-moi pour envoi gratuit. Sœur MAS, 36, r. de la Glacière, Paris

Seul et sans armes

Vous serez invincible, si vous pratiquez le Jiu-Jitsu. Méth. secrète de lutte et de défense. La plus terrible des armes qui soit mond. J'env. broch. les Services du Jiu-Jitsu c. 2 f. timb. Berchtold, Petit Chemin de la Doua, 4, Lyon-Villeurbanne

ACCORDÉONS — Instruments de musique



Vente directe au fabricant aux particuliers
— franco de douane —
Plus de **1 million de clients.**
Demandez de suite notre catalogue français gratuit

MEINEL et HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov)

Affranchir lettres 1.50, cartes post. 0.90

PARLEZ-NOUS DU BYRRH...



Je ne connais pas le chômage
J'ai turbiné toute ma vie,
Si je ne parais pas mon âge
C'est qu'un bon BYRRH : ça [fortifie!]

l'ouvrier

BYRRH

NATUREL - SAIN - PARFAIT TONIQUE

CADEAU Pour le recevoir gratuitement et franco, le réclamer aux Etablis. Byrrh, Bureau DB à Thuir (P.-Or.) C'est un luxueux album en couleurs.

3 fois plus d'encre !

"LIBERTY"

le Porte-Plume-Réservoir

à NIVEAU D'ENCRE VISIBLE
Fonctionnement impeccable garanti
Prix dérisoire de propagande
Nous demandons l'opinion du public !

Ce stylo transparent anglais de toute première marque est scrupuleusement étudié et mis au point sous tous rapports. Grâce à sa qualité hors de pair et à sa valeur pouvant égaliser les meilleurs et les plus chers stylos actuellement sur le marché, le stylo « LIBERTY » fera époque dans le domaine de la technique des porte-plume réservoirs. Son grand réservoir transparent contient 3 à 4 fois plus d'encre que le stylo ordinaire et permet de constater à chaque instant le niveau d'encre entièrement visible. Le dispositif réglant l'arrivée de l'encre et la pénétration de l'air dans le réservoir est ingénieusement conçu et assure sans défaillance possible un fonctionnement continu et irréprochable du stylo « LIBERTY ». La plume du stylo « LIBERTY » est minutieusement étudiée et spécialement adaptée pour desservir un grand réservoir et assurer à tout moment l'écriture normale. Cette plume plaquée or est polie à la main et renforcée d'une façon à lui donner une résistance jamais atteinte. Le stylo « LIBERTY », usiné entièrement d'une nouvelle matière incassable de toute première qualité, est d'une construction à toute épreuve et pratiquement inusable. Il écrira dans dix ans comme le premier jour. L'aspect du stylo « LIBERTY » est très élégant et lui donne un cachet particulier. Des milliers de lettres des usagers du monde entier prouvent la valeur et l'utilité du stylo « LIBERTY » et chaque acquéreur en devient un partisan convaincu.

Dans le but de propagande commerciale nous distribuons, aux lecteurs de ce journal qui nous en feront la demande et avant l'ajustement de nos prix, un nombre strictement limité de stylos « LIBERTY » au prix dérisoire de

17 francs le stylo

Nous livrerons les « LIBERTY » à ce prix à raison de deux stylos au maximum par lecteur ; par la suite, on pourra se procurer le « LIBERTY » dans tous les bons magasins au prix normal. Cette distribution de propagande a lieu à une seule condition : après trois mois d'usage, vous nous donnerez votre opinion sur le « LIBERTY ». Nous sommes persuadés que le sacrifice financier que le fabricant s'impose en vue d'une propagande commerciale permettra à chacun dans un bref délai d'apprécier le « LIBERTY » à sa juste valeur. Hâtez-vous de nous envoyer votre demande avant l'ajustement de nos prix en remplissant dûment le coupon. L'expédition se fera jusqu'à l'épuisement de la quantité sacrifiée dans l'ordre de l'arrivée des demandes.

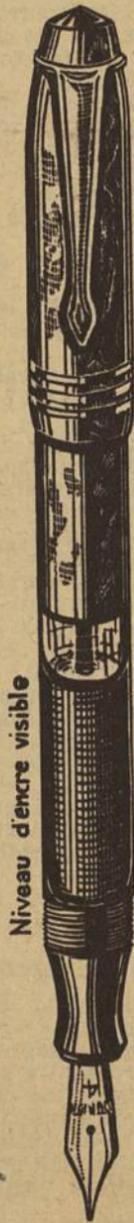
COUPON

MAISON des STYLOS Dép. D.A., 3, Cité TRÉVISE, PARIS (9^e)

Veillez m'envoyer par paquet recommandé contre remboursement (1-2) « LIBERTY » au prix de 17 francs, frais d'envoi en plus. Après trois mois d'usage, je vous ferai connaître mon opinion sur le « LIBERTY ».

Nom.

Adresse



Niveau d'encre visible

Grandeur naturelle

FORCE SANTÉ VIGUEUR

Le BONHEUR et la JOIE au FOYER



L'ÉLECTRICITÉ

L'Institut Moderne du Dr. M. A. GRARD à Bruxelles vient d'écrire un traité d'Electrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilités, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'énergie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remède spécifique de la guérison certaine et garantie.

C'EST GRATUIT.

Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple carte postale à Mr le Docteur M. A. GRARD, 30, Avenue Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST, pour recevoir par retour, sous enveloppe fermée le précis d'electrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs. Affranchissement pour l'étranger. Lettres fr. 1.50 — Cartes fr. 0.90

Le traité d'electrothérapie comprend 5 chapitres :

1^{re} PARTIE :

SYSTÈME NERVEUX.

Neurasthénie, Névroses diverses, Névralgies, Névrites, Maladies de la Moelle épinière, Paralysies.

2^{me} PARTIE :

ORGANES SEXUELS et APPAREIL URINAIRE.

Impuissance totale ou partielle, Varicocèle, Pertes Séminalles, Prostatite, Écoulements, Affections vénériennes et maladies des reins, de la vessie et de la prostate.

3^{me} PARTIE :

MALADIES DE LA FEMME.

Métrite, Salpingite, Leucorrhée, Écoulements, Anémie, Faiblesse extrême, Aménorrhée et dysménorrhée.

4^{me} PARTIE :

VOIES DIGESTIVES.

Dyspepsie, gastrite, gastralgie, dilatation, vomissements, aigreurs, constipation, entérites multiples, occlusion intestinale, maladies du foie.

5^{me} PARTIE :

SYSTÈME MUSCULAIRE ET LOCOMOTEUR.

Myalgies, Rhumatismes divers, Goutte, Sciatique, Arthritisme, Artério-sclérose, Troubles de la nutrition, Lithiases, Diminution du degré de résistance organique.

FAITS-DIVERS DE PARIS

MORT d'un enfant perdu

Camille Pheulpin fut trouvé agonisant, poignardé, au "coin des Amoureux".

Le passage Charles-Albert est, dans le XVIII^e, un coin du vieux Paris encadré de maisons modernes, casernes de ciment et de briques. Les chats de gouttière le hantent. De fenêtre à fenêtre, les ménagères « s'expliquent ». Le soir y est tendre. Les amoureux du quartier s'y donnent rendez-vous. A la hauteur du numéro 16, un pan de mur les abrite. Ils y ont dessiné des cœurs percés de flèches et écrit des serments que les pluies ont emportés.

Dans la nuit du jeudi 25 au vendredi 26 mars, au Coin des Amoureux, M. Fernand Duval, garde vigile, découvrit, vers une heure, un homme frappé d'un coup de couteau en pleine poitrine. Le blessé mourut en arrivant à l'hôpital. On trouva tous ses papiers sur lui, comme s'il avait voulu éviter une perte de temps à la police : Camille Pheulpin, né le 5 septembre 1897, à Crévenay (Haute-Saône). Le garde vigile n'avait entendu aucun bruit et avait seulement été étonné de la position du corps : l'homme était encapuchonné de sa veste et jeté là, contre le mur, inerte — tel un colis encombrant. Le veilleur de nuit d'un garage apprit à l'inspecteur Lelièvre, qui dirigeait l'enquête, qu'il avait entendu cette nuit-là une auto passant à vive allure sur les pavés inégaux du passage.

Une femme, au domicile du mort, attendait son retour : Hélène Bernolli, sa maîtresse. Elle reçut la nouvelle sans cris, sans larmes, avec une stupeur profonde. Faisant d'un regard le tour de la chambre d'hôtel au papier vieillot, elle murmura seulement :

— Il m'avait promis un appartement de trois pièces, avec des meubles neufs...

Elle répondit docilement à chaque question des enquêteurs, mais toujours en répétant, obsédée :

— Il m'avait promis un appartement... Il m'avait promis de gagner de l'argent, beaucoup d'argent...

Puis on fouilla le passé de Pheulpin. Alors, les témoignages affluèrent :

— C'était un « book ». C'était un souteneur. C'était un contrebandier d'armes... Il a été tué par le milieu...

Cependant un curieux témoignage parvient de l'hôpital Bretonneau. Une auto s'y est arrêtée cette nuit-là, vers

23 heures. L'homme qui la conduisait descend, sonne, demande l'hospitalisation d'urgence pour un blessé qu'il transporte, « un blessé qui saigne beaucoup ». L'inconnu a un pied sur la première marche de l'hôpital, une partie de son visage éclairée par le lampadaire, le reste dans l'ombre.

— Impossible, répond l'infirmier de garde. Ici, c'est un hôpital pour enfants. Mais si cet homme est grièvement blessé, nous allons l'examiner tout de même. Attendez un instant.

— Non, coupe l'homme, je suis pressé. Terriblement pressé !

L'infirmier, soupçonneux, parle de police. L'automobiliste lance alors :

— Non ! Nous irons à l'hôpital Bichat.

Et rentre dans l'ombre. A peine a-t-il laissé entrevoir son visage.

A l'hôpital Bichat, aucun blessé ne fut hospitalisé au cours de la nuit.

Sur le chemin des deux hôpitaux se trouve le passage Charles-Albert.

Ainsi les enquêteurs purent-ils reconstituer les différentes phases du drame. Pheulpin, donc, avait été poignardé. Un spectateur de la rixe — le criminel ? Qui sait ? — l'avait chargé dans son auto. Etrange sollicitude ! Il était allé à Bretonneau et, de là, éconduit, craignant que l'alerte eût été donnée, il avait jeté à quatre-vingts à l'heure le blessé dans l'impasse.

On peut fort bien imaginer cela. Et aussi que ce mystérieux automobiliste n'était qu'un passant attardé qui avait fait stopper sa voiture devant le blessé et avait entrepris de le sauver. Puis, lâcheté devant ses responsabilités ? Crainte d'une « histoire » ? Effroi devant cet inconnu qui agonise à ses côtés ? Il décide de se débarrasser du corps. « Cette affaire-là ne me regarde pas. »

Mais entre le passage à l'hôpital et l'abandon du corps, plus d'une heure s'est écoulée. Et voici, donc, ce qu'on peut imaginer aussi :

L'automobiliste éconduit, suspecté par l'infirmier de l'hôpital — tremblant à chaque instant d'être arrêté avec ce passager que la mort glace peu à peu — cherche désespérément, dans la nuit, une ruelle, une impasse, un lieu quelconque privé de lumière.

Pheulpin, mauvais garçon, est mort pour avoir trop cherché "la combine". - Hélène Bernolli se rend pour déposer au Commissariat de la rue Steinfan.

Pendant une heure se poursuit cette randonnée fantastique, à Montmartre. Enfin, l'automobiliste découvre ce passage désert, s'y engouffre, ne prend pas même la peine de s'arrêter, ouvre la portière... Le bruit d'un corps tombant sur le pavé et, de nouveau, le silence.

Le mourant, je le répète, était encapuchonné de sa veste. Le convoyeur de cet agonisant avait-il eu peur de son visage blême ?



Le milieu, cette fois encore, se tut. Cependant, autour du café où il plaçait des paris clandestins et cherchait la combine possible, beaucoup de gens ont connu Pheulpin.

— Camille ? dit l'un. Il était de la campagne.

— Ecoutez, dit un autre, il avait son mot à lui. Il disait : « Je me débrouille. Je suis un gars de la débrouille. » Il avait toujours ça à la bouche.



Le passage Charles-Albert subsiste encore, survivance du vieux Paris de Bruant au cœur des quartiers modernes.

Soudain éclata la Révolution espagnole. On sait quels remous profonds agitérent le milieu. Les « gros » prirent position tout de suite. Ils laissèrent aux « petits » les menues entreprises. Une rumeur incessante passait dans les bars de Montmartre : il y a de l'or à gagner... les armes...

Mots magiques, marchandise idéale. Pheulpin vécut trois mois dans l'enthousiasme. Sa combine, il l'avait enfin trouvée : acheter à quelqu'un des mitrailleuses en pièces détachées et les revendre avec un gros bénéfice à quelqu'un d'autre qui, lui-même, les vendrait aux Espagnols.

Le tabac, le bistrot du coin s'aperçurent alors d'un profond changement dans la personne de Camille Pheulpin, enfant perdu. Il avait de l'assurance. Il prenait des allures mystérieuses. Il ne rentrait plus la nuit. Quand sa maîtresse l'interrogeait, il mettait un doigt sur ses lèvres :

— Chut ! Le boulot ! Grosse affaire ! Il se couchait à huit heures, exigeait que son repas de midi lui fût servi dans sa chambre. Pas un instant à perdre. Un businessman, vous comprenez ! Impossible de lui arracher une parole. Il s'était pris au sérieux.

C'est ainsi qu'il marcha un soir sur les brisées de quelqu'un qui se défendit et l'élimina des affaires d'un coup de poignard au cœur. Puis, la randonnée fantastique dans les rues désertes, sous la nuit noire, l'agonie au Coin des Amoureux, le mort obscur...



Je suis retourné au Coin des Amoureux et j'y ai rencontré un vieil accordéoniste qui chantait une complainte :

Il n'en viendra plus d'autres la voir
Lui parler d'amourettes, le soir...

Les commères étaient furieuses. Un coin si tranquille ! Le crime n'avait pas effarouché les amoureux qui s'embrassaient encore dans le passage. Le vieux connaissant mes pensées, s'approcha de moi et me dit à l'oreille :

— Voilà que ces messieurs recommencent à se tuer au surin. Depuis longtemps, ils préféraient le revolver. Sans l'auto, ce serait presque un crime de la belle époque...

Iulien SAENZ.



LA JUSTICE

PETITS PROCÈS

BONNE A TOUT FAIRE

ENCORE un faux ménage ! Et pourtant, dans leur quartier, les clients de leur boutique leur donnaient du « Monsieur et Madame Pierre » gros comme le bras ! Mais, voilà le hic, Mme Pierre n'était, en réalité, que demoiselle Beauteemps Eulalie et la vraie Mme Pierre bien en chair et sans doute en os, a dénoncé son mari et sa maîtresse pour entretien de concubine et complicité.

Ainsi le couple est devant les juges correctionnels. Généralement, les coupables, l'oreille basse, encaissent le coup et disent « Amen ». Mais Pierre veut être plus malin que les autres. La maxime « n'avouez jamais ! » le séduit et, contre l'évidence, il va nier, nier jusqu'à la gauche, c'est bien le cas de le dire, puisqu'il conserve, au cours des débats, un air affectueusement penché vers son extra-conjugale compagne.

LE PRÉSIDENT (aux prévenus). — Vous reconnaissez les faits ?

PIERRE. — Je les conteste (désignant son amie) Madame est ma femme de ménage. Rien de plus.

LE PRÉSIDENT. — Fort bien, mais comment avait-elle chez vous, dans votre propre armoire, son linge, ses vêtements et jusqu'à des accessoires de toilette intimes ?

PIERRE (sans se démonter). — Elle était tous les jours chez moi, alors, m'sieur le Président, vous vous rendez compte, le petit appartement où elle loge était quasi abandonné ; aussi, par crainte des voleurs, avait-elle apporté chez moi le principal de ce qu'elle a (rires).

LE PRÉSIDENT (patient). — Passons ; mais le commissaire l'a trouvée chez vous en tenue très légère, revêtue seulement d'une chemise et chaussée de pantoufles.

PIERRE (qui a réponse à tout). — Une coïncidence, m'sieu le Président, une simple coïncidence. Elle venait de beaucoup travailler (rires), alors comme elle transpirait, elle se changeait, à ce moment.

LE PRÉSIDENT. — Admettons. Mais dans votre lit, le

commissaire a constaté la trace encore tiède de deux corps ; le vôtre et le sien sans doute ?

PIERRE (trionphant). — Ah, m'sieu le Président, la voilà bien la preuve de mon innocence ! Si ce dont on m'accuse s'était passé, le commissaire n'aurait trouvé la trace que d'un corps, un seul corps. Avez-vous jamais vu amant et maîtresse couchés dans un lit à distance entière, comme l'on dit au régiment. Deux traces, oui, deux traces, là est bien la preuve que j'ai couché seul, tantôt sur le flanc droit, tantôt sur le flanc gauche ! (Hilarité générale.)

LE PRÉSIDENT (à l'amie de Pierre). — Et vous, qu'avez-vous à dire ?

L'AMIE DE PIERRE. — Rien. C'est comme dit « monsieur ».

Vengeresse, la femme de Pierre, partie civile, a suivi l'interrogatoire des coupables, un sourire narquois aux lèvres, tandis que son mari était tourné et retourné sur le gril. Maintenant le président se tourne vers elle.

LE PRÉSIDENT. — Madame Pierre, vous demandez des dommages-intérêts pour le préjudice moral que vous avez subi ? Quelle somme ?

LA DAME PIERRE. — Combien faut-il que je demande ?

LE PRÉSIDENT. — Le tribunal ne donne pas, en principe, de consultations. Par exception, je vous préviens que vous pouvez réclamer de 1 franc à 3 millions et au delà, comme à la Loterie, mais je vous préviens que vous avez beaucoup plus de chances d'obtenir le franc symbolique que trois millions.

LA DAME PIERRE. — Eh bien, je demande un franc ! Le tribunal lui alloue cette somme et inflige en outre aux délinquants 25 francs d'amende à chacun.

Ils quittent l'audience solennels et dignes comme des mariés. Puisque le sort en est jeté, ils auraient bien tort de nier encore l'évidence, pensent-ils ?

Quant à Mme Pierre elle a gagné maintenant son procès, je veux dire, celui de son divorce, l'adultère de son mari étant établi.

Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Hommage à la Police Française

Une cérémonie, qui constitue un témoignage de reconnaissance du gouvernement yougoslave à l'égard des fonctionnaires de la police française qui se sont particulièrement distingués au cours de l'enquête menée à la suite de l'assassinat du roi Alexandre, s'est déroulée jeudi dernier à la Légation royale de Yougoslavie, à Paris.

En l'absence de M. Pouritch, ministre, le chargé d'affaires de la Légation assisté de M. Georgevitch, représentant le ministre de l'Intérieur yougoslave, a remis la cravate de commandeur de l'ordre royal de la Couronne yougoslave, à M. Mondanel, contrôleur général des Services de police criminelle à la sûreté nationale.

La même décoration, avec le grade de chevalier, a été décernée à MM. Martin, Belin, Mallet et Barthelet, commissaires divisionnaires.

Les commissaires Chenevier et Bouveret ont été faits chevaliers de l'ordre royal de Saint-Sava, ainsi que les inspecteurs principaux Borel et Moreux.

DANS LE COMPARTIMENT DES DAMES SEULES

L'HISTOIRE s'est passée en février dernier, dans un compartiment de dames seules, à la gare Saint-Lazare.

Une couturière de Neufchâtel-en-Braye venait de faire à Paris d'abondantes emplettes, en prévision des fêtes de Pâques. Comme elle croulait sous le poids des valises, elle demanda à un porteur de l'aider à installer ses fardeaux dans le filet.

L'homme, un solide gaillard de vingt-quatre ans, s'acquitta de sa tâche, mais au moment où la dame ouvrait son sac pour prendre de la monnaie, elle fut saisie d'un effroi intense : le porteur s'était mué en satire.

Et, exhibant les attributs les moins équivoques de sa virilité, il avait dans le regard une flamme sadique. La couturière de Neufchâtel poussa des cris et courut comme une folle dans le couloir. Des voyageurs se précipitèrent : le porteur, dégrisé, baissa la tête.

Ce geste impudique lui valut d'être traduit devant la 14^e Chambre correctionnelle.

Que peuvent les discours, les sermons, les « engueulades » d'un magistrat, dans une telle affaire ? Comme dit l'autre, ce sont là « des choses qui ne se raisonnent pas ». L'homme avouait sa faute au président Teillard de Nozerolles, comme il l'avait fait au commissaire spécial de la gare Saint-Lazare.

Après tout, il aurait pu nier, dire que la plaignante avait eu des « visions ». Il eut la loyauté de reconnaître le délit. Il ne savait pas « ce qui lui avait passé par la tête ».

La « tête » ? Si l'on veut ; après tout, il importait peu de localiser anatomiquement l'origine de ses ardeurs lubriques. Mais il promettait de ne plus recommencer.

Engagement facile à donner, plus malaisé à tenir. La justice de la 14^e Chambre, qui ne pratique pas couramment l'indulgence, s'est traduite par deux mois d'emprisonnement.

La pudeur est bien protégée.



Le lieutenant-colonel Dumoulin, condamné en 1934 à 5 ans de prison à la suite d'une retentissante affaire d'espionnage, a été mis en liberté conditionnelle.

NOTRE VOIX

LES TÉMOIGNAGES TARDIFS

Le « coup de théâtre » (c'est en ces termes que le fait a été annoncé), qui vient de se produire dans l'affaire Veyrac, mérite d'être sévèrement apprécié :

Il ne constitue pas une nouveauté.

L'affaire Almazian a eu, elle aussi, son témoin de la dernière heure, qui vint apporter une déclaration sensationnelle et vraiment trop opportune pour une accusation chancelante : cette aide ne lui servit, d'ailleurs, de rien.

Sans vouloir faire aucune comparaison entre le cas d'Almazian et celui de Veyrac, contre qui il n'y a rigoureusement aucune charge valable, nous avons le devoir d'élever une véhémence protestation.

Les témoins ont eu le temps, pendant que Veyrac était détenu, de rassembler leurs souvenirs, de fournir au juge ou à la police tous les renseignements qui pouvaient faciliter la recherche de la vérité, qu'ils fussent favorables ou défavorables à l'inculpé.

Sans doute, jusqu'à la dernière minute, un témoin peut-il révéler à la police un fait qu'il croit important. Cela se conçoit parfaitement lorsqu'un événement inattendu provoque cette intervention soudaine.

Mais, pour Veyrac, rien de pareil ne s'est produit :

La publicité donnée à l'enquête relative au crime du rapide Strasbourg-Vintimille (publicité utile, puisqu'elle permet un concours plus étendu d'informateurs bénévoles), n'a rien laissé dans l'ombre. Veyrac est mis en liberté.

Et, brusquement, un témoin se révèle : c'est une voyageuse qui, il y a deux ans, fut la victime, dans le train, d'un contrôleur sadique. Pourquoi ne l'a-t-elle pas dit plus tôt ?

Certains reprochent à la presse de gêner l'action judiciaire en effrayant les témoins, en les paralysant. Nous pensons que cette critique est injuste. La presse a un droit de contrôle ; certes, elle n'est pas infaillible, mais la justice l'est-elle ?

Le témoin ne bénéficie pas d'une immunité totale : ce serait insensé. Il appartient à la défense, et l'avocat de l'accusé a, aux termes mêmes du code, le droit de dire tout ce qu'il pense de sa déposition. Il ne s'agit pas de suspecter la bonne foi de telle ou telle personne, mais de s'étonner de l'opportunité regrettable de témoignages tardifs :

Le système des coups de théâtre est recommandé dans le mélodrame, il ne l'est pas dans l'instruction judiciaire.



Du déraillement du Paris-Hendaye...



Comme la route, le rail fit des victimes pendant les fêtes pascales. De ces débris de bois et d'acier, un mort et une quarantaine de blessés furent péniblement dégagés à Saint-Paul-les-Dax, dans les Landes.

DES HOMMES

PETITES CAUSES

« POUR UN HOMME... »

S I nos deux héroïnes n'avaient sacrifié à la mode leurs longues chevelures, j'aurais pris pour titre de cette affaire *Double crépage de chignons*. Qu'im porte ! Le résultat final est, au demeurant, le même, ainsi que vous allez en juger.

Raquel Meller au petit pied, la prévenue s'avance devant le Tribunal. Elle est brune, « œil de feu, teint pâle et dents blanches ». Son prénom est Irma. Peu rassurée et s'abritant tant bien que mal derrière la barre des témoins, sa victime, la dame Ponce, la suit.

Les rivales, car telles elles sont bien, ont, coïncidence voulue, vêtements ou accessoires identiques : même « ciré » noir, même feutre sombre, sacs à main interchangeables ; mais, tandis que la « vamp » est, ainsi qu'il convient, « aile de corbeau », le visage de son antagoniste s'orne de deux « guiches » d'un beau blond vénitien. A part ce léger détail, l'on dirait deux sœurs !

LE PRÉSIDENT, à la prévenue. — Vous avez exercé des violences sur la personne de la dame Ponce, concierge de l'immeuble dont vous êtes locataire ?

LA PRÉVENUE. — Elle voulait détourner (sic) mon mari ; alors, la colère m'a prise ; j'ai vu rouge. (Rires.)

LE PRÉSIDENT. — Dans la matinée, vous avez suivi votre mari, qui avait pris place, ainsi que la dame Ponce, dans l'autobus.

LA PRÉVENUE. — Lui m'a vu. Aussitôt, il est descendu. Comme elle restait à sa place, j'y ai dit : Eh bien, tu ne le suis pas ? Elle a répondu : « M... » Sur ce, on s'est un peu dérouillé nous deux.

LE PRÉSIDENT. — Oui, simple échange de coups de pieds et de poings — mais arrivons à la scène de l'après-midi. Nous allons, sur ce point, entendre le témoin. (A la victime.) Racontez comment les choses se sont passées.

LA BLONDE CONCIERGE, désignant du doigt la prévenue. — Elle est entrée dans ma loge comme une furie. « Ma quittance du trimestre ? » a-t-elle dit. Dès qu'elle a vu le papier, elle a sauté dessus en criant : « Maintenant, va te faire payer par ton amant ! » J'ai voulu lui reprendre la quittance, mais elle m'a arraché les cheveux.

LA PRÉVENUE. — A moi aussi, elle en a arraché, mon président. Je lui ai pris la quittance, c'est vrai ; mais elle m'a pris mon mari. Alors, n'est-ce pas, on est quitte !

Une voix, du fond de la salle. (celle du mari de la concierge). — Des menteries, c'est des menteries ! Moi, je réponds de ma femme, d'abord ! (Rires.)

L'HUISSIER. — Silence !

LE PRÉSIDENT, à la concierge. — Combien demandez-vous de dommages et intérêts pour vos cheveux arrachés ?

LA CONCIERGE. — Cinq mille francs, au moins !

LA PRÉVENUE, avec indignation. — Cinq mille francs pour quelques tiffes !

LE PRÉSIDENT, à la concierge. — Elle vous a donc enlevé beaucoup de cheveux ?

LA CONCIERGE. — Je les ai apportés. Les voici !

LA PRÉVENUE, du tac au tac. — Moi aussi, j'ai apporté les miens. Tenez !

Mais, d'un geste bref, le président, avec autorité, arrête le déballage qui s'annonce. Ces cheveux arriveraient ici, pense-t-il, aussi opportunément que dans un potage. Et puis, ils subissent une trop grande dépréciation dès qu'ils ne sont plus « à leur place ». Que vaudrait, dans un démolir, la toison de la « Belle aux cheveux d'or » ? Il vaut mieux procéder par approximation. C'est ce que fait le Tribunal, qui condamne l'irascible locataire à seize francs d'amende et alloue à la victime cent francs de dommages-intérêts.

Avec cela, elle aura « indéfrisable » et « mise en plis ». C'est bien justice.

QUALITÉS professionnelles

LE président François, à la 10^e Chambre correctionnelle, expliquait aux juges-asseesseurs le mécanisme de l'entôlage. Ce petit cours d'enseignement pratique avait lieu, l'autre semaine, à l'occasion de poursuites intentées contre une fille publique, prénommée Amélie.

Amélie, qui dans son état normal doit être énorme, était, au jour de son procès, enceinte. Elle put difficilement pénétrer dans l'étroit passage qui conduit aux box des détenus.

Le plaignant, par un contraste comique, appartenait à un type chétif : un petit vieux, bien propre (quoiqu'une floraison de boutons, rare à cet âge, défigurât ses joues), aux moustaches blanches, à l'œil qui s'allumait encore à l'évocation de ses bonnes et mauvaises fortunes.

Représentant de commerce, le petit vieux bien propre avait été volé de 3.200 francs :

— ...C'est bien cela, dit le président François ; le « truc » classique a réussi. Pendant que vous étiez sur le lit, la porte s'est ouverte doucement. On a volé votre portefeuille et le produit en a été partagé par moitié entre le voleur et cette fille qui vous avait racolé...

Amélie, qui se disait innocente, protesta :
— ...A ce que je vois, monsieur le Président, vous êtes beaucoup mieux renseigné que moi...

Le président « enchaina ». S'adressant à l'inculpée :

— ...Vous avez donné le grand jeu (sic).

Amélie gardait un dédaigneux silence.

LE PRÉSIDENT. — Le sommier marchait avec ardeur (hilarité). Vous poussiez des cris. Pourquoi ?

AMÉLIE. — Qualités professionnelles, ça plaît aux clients, surtout aux vieux.

LE PLAIGNANT (se rebiffant). — Mais je ne suis pas si vieux que ça.

LE PRÉSIDENT FRANÇOIS. — Cette question ne regarde pas le tribunal.

Amélie se défend d'avoir proposé au plaignant un remboursement qui équivaldrait à un aveu. Mais elle est récidiviste et son casier trop chargé renforce la conviction des juges ; elle ramasse six mois.

On nous écrit...

Nous recevons la lettre ci-dessous, que nous insérons bien volontiers :

Dans son numéro du 4 mars, *Détective* a publié un article ayant pour titre : « Crimes d'autrefois-Le Pal » où il est dit textuellement : « Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, le pal reste en usage au Siam, en Perse et en Turquie. »

La Légation impériale d'Iran (Perse) tient à faire connaître à la direction de cette revue, pour son information personnelle et celle de ces lecteurs, que ce renseignement est inexact en ce qui concerne l'Iran où cette peine est inconnue et, en tout cas, n'a certainement pas été appliquée durant ces derniers siècles.

La Légation saurait gré à la direction de *Détective* de vouloir bien donner à cette rectification la suite qu'elle comporte et elle l'en remercie d'avance.

... à l'inondation de Serrières-en-Chautagne



En pleine nuit, le ruisseau La Prairie, transformé en torrent, inonda de boue, de pierres et de débris de toutes sortes ce paisible village de la Haute-Savoie. Les hommes se mirent à l'ouvrage en attendant l'arrivée de la troupe



Opérant dans un pavillon de Bagneux, des malfaiteurs furent surpris par des policiers. Un des cambrioleurs fut blessé ; l'autre, Diona, arrêté. Le voici à l'interrogatoire.

COURRIER JURIDIQUE

Antonin C. Beyrouth. — Si vous avez des lettres, même signées d'une initiale, vous pouvez les utiliser pour une demande en divorce.

— Nous vous conseillons d'aller voir un avocat à la cour d'appel de Beyrouth.

— Tout nouveau mariage contracté sans divorce préalable serait nul et pourrait vous rendre bigame.

R.D. Lens. — Quelle est la date de votre mariage ? Et le lieu de naissance de votre fille ?

Une réponse à ces deux questions est nécessaire pour que nous puissions vous fixer.

M. Z. Montpellier. — L'administration avait en effet le droit de vous éliminer de l'admission au concours. Mais si vous connaissiez l'auteur de l'indiscrétion, vous pourriez l'attaquer en dommages-intérêts.

Une maman en peine. Casablanca. — Votre fils pourrait faire maintenant une demande de libération conditionnelle, avec chances de succès. Ne vous désolerez pas.

Louis O. Jallieu. — Il faut passer par la voie hiérarchique. Sinon, toute demande serait rejetée.

Marc R. Calais. — Il n'y a pas de formalités spéciales pour ouvrir cette agence. Aucun diplôme, non plus, n'est exigé.

M^{me} Marguerite T. Marseille. — Le projet d'amnistie englobe toutes les contraventions. Par conséquent vous en bénéficiez.

M^{me} F. Ruffec. — Pas d'amnistie pour ce délit. Mais vous pourrez obtenir, peut-être, une grâce amnistiante. Il est encore trop tôt.

C. Saint-Lys. — Nous ne pouvons faire procéder à une enquête dans une affaire de ce genre. Nous répétons que *Détective* n'est pas une agence de police privée. Ecrivez au procureur de la République de l'arrondissement.

Henri B. Avignon. — Vous pouvez poursuivre contre l'auteur de l'accident le recouvrement de l'indemnité que vous a allouée la cour d'appel de Nîmes : le pourvoi en cassation n'est plus suspensif.

M^{me} Andrée S. Nice. — Hâtez-vous de lancer l'assignation devant le tribunal correctionnel : en cette matière la prescription est acquise dans un délai de trois mois. Et les nullités de forme abondent. Faites attention.

Louis R. Angoulême. — Il y a déjà toute une jurisprudence sur la question : le fait de donner à son conjoint une maladie vénérienne quand on sait qu'on en est atteint et qu'on n'a pas pris les précautions nécessaires, est un cas de divorce.

SHANGHAI

有花柳自傷身
注意！
無執照之妓
注意！
女皆有疾

LES MALADIES VENERIENNES
RUINENT LA SANTÉ - PRENEZ
VOS PRECAUTIONS.
VENERIAL DISEASES RUIN HEALTH
TAKE YOUR PRECAUTIONS.
BỆNH HOA LIÊU LÂM HẠI CHO
THÂN THỂ NÊN PHẢI ĐỀ PHÒNG

ATTENTION !... TOUTE FEMME SANS
CARTE EST MALADE.
ATTENTION !... ANY WOMAN
WITHOUT CARD IS SICK.
NGƯỜI DAN BÀ NÀO KHÔNG CÓ
THE LÀ NGƯỜI CÓ BỆNH



A Shanghai, le racolage est moins apparent que dans les grandes villes européennes... La chambre de l'amour est sans luxe... Les filles sont dociles, sans prendre part au plaisir...

Chinois, qui sont sans doute le peuple le plus joueur de la terre. Les courses ont lieu la nuit. La piste rase est inondée de lumière électrique. Au bar, de jolies Chinoises, actrices, chanteuses, viennent montrer leurs robes au col montant, de lourde soie. On peut y rencontrer aussi des Européennes que l'on aurait pu voir quelques années ou quelques mois auparavant, plus humbles, place Pigalle ou sur le trottoir de Picadilly. Celles que le hasard a conduit à Shanghai et qui sont intelligentes ont réussi. Elles reçoivent chez elles, dans un coquet appartement, offrent du whisky, parlent aux hommes de leurs affaires, de leurs amis, des derniers potins de la ville. Elles retrouvent presque cette grâce, cette adresse, cette classe des demi-mondaines, camarades d'autrefois, des « petites alliées ».

Certaines ont même trouvé un mari, tiennent maintenant salon et fréquentent le cercle sportif...

On retrouve les mêmes têtes à l'Auditorium où l'on parie sur les joueurs de pelote basque. Même atmosphère fiévreuse, même foule pressée, où le mondain en « spencer » coudoie le coolie en haillons, où les filles font un discret racolage, cependant que les pickpockets travaillent avec dextérité.

A minuit, ces deux établissements ferment. C'est alors la ruée vers les maisons clandestines. Mais il faut montrer patte blanche car les tenanciers ne tiennent pas à voir la police s'introduire chez eux.

C'est aussi l'heure où les cabarets regorgent de monde. Les cabarets, à Shanghai, donnent une idée exacte de la vie en Chine, il y a les boîtes typiquement chinoises, comme le Vienna Garden, le Majestic, le Métropole.

HUIT HEURES du soir !
C'est l'heure où les Européens quittent les cercles, après avoir absorbé un nombre appréciable de whiskys.

La chaleur est un peu tombée. L'humidité persiste, mais elle est plus fraîche. On a l'impression qu'on respire plus facilement.

Nankin Road, Bulbling Well, l'avenue Joffre, l'avenue Edouard-VII brillent de leurs enseignes au néon, de leurs guirlandes de lanternes multicolores.

C'est l'heure où les prostituées chinoises, nues sous leur robe de soie fendue sur le côté jusqu'au haut de la cuisse, commencent leur ronde lente et impassible.

A Shanghai, où la police pourchasse, au moins officiellement, les filles de la rue, le racolage est moins apparent que dans les grandes villes européennes.

La fille fait rarement le trottoir elle-même. Elle a ses rabatteurs. Ce sont des tireurs de pousse-pousse qui ont une merveilleuse sûreté pour glaner le client, l'étranger fraîchement débarqué, le « griffin », comme on dit là-bas. Ils suivent patiemment le promeneur solitaire, attendant que celui-ci, ne connaissant pas la ville, hésite à un carrefour. Ils offrent alors leurs services pour une promenade, chargent le client dans leur pousse et l'emmenent chez la fille.

Elle habite rarement seule. Presque toujours elle s'est installée avec deux ou trois collègues et elles jouent au mah-jong en attendant les visites. Un homme arrive. L'une d'elles se lève, l'emmène dans la chambre voisine, cependant que le coolie attend devant la porte ou continue avec les autres la partie interrompue.

Elles sont toujours très jeunes. A seize ans elles commencent le métier. Personne ne considère leur conduite comme un scandale. Elles gagnent leur vie. Certaines se constituent une dot, rentrent au pays natal, se marient et achètent un commerce de cigarettes ou de marchande de soupe.

A Shanghai, la chambre de l'amour est sans luxe. Un lit, fait d'une large sangle tendue, un coussin ; ni draps, ni couvertures ; une cuvette, un broc d'eau. Les ablutions sont réduites au minimum.

Les filles sont dociles mais ne prennent aucune part de plaisir. La Chinoise est, d'ailleurs, en général, très froide. Il lui faut de larges et nombreuses caresses pour l'émouvoir. Elle reste souriante mais

insensible, se rhabille en quelques secondes et, toujours courtoise, offre une tasse de thé ou une cigarette. Elle ne discute ni ne réclame. L'homme leur jette l'argent qu'il veut et s'en va.

Le rabatteur n'est pas toujours un coolie, c'est quelquefois un jeune homme, le protecteur de la dame, qui vante, en connaisseur documenté, les talents de celle qui le nourrit. C'est encore une vieille prostituée que les ans ont reléguée au rang moins reluisant, mais rémunérateur, de procureuse. Elle aborde les promeneurs dans un méchant anglais qu'on appelle « pidgin » et va jusqu'à arrêter les voitures pour proposer les services de ses petites amies.

On ne vous offre pas que des femmes, d'ailleurs. L'opium est à votre disposition. Et dans la même maison vous trouverez encore un tripot où la roulette et le jeu des trente-six bêtes attendent les bons clients. Enfin, pour deux dollars, une misère, vous aurez droit aux « tableaux vivants » !

Tout cela est interdit ! Que fait donc la police ? Que voulez-vous qu'elle fasse ? Les maisons de filles, les tripots, les fumeries changent d'adresse tous les deux jours. Du territoire français, ils passent en concession internationale, ou dans la ville chinoise. Et puis, il y a les Japonais qui, imperturbables, facilitent tout, trafiquent de tout, autour de Hay Kew Park qu'ils administrent officieusement. Pour eux, tout ce qui contribue à abêtir la race chinoise est une victoire, un gage pour l'avenir.

La police a fait la part du feu, si l'on peut dire, en obligeant les filles à se soumettre à un contrôle administratif et sanitaire et en réprimant sévèrement le racolage.

Les maisons de jeux sont interdites. Seuls sont autorisés les deux grands établissements de la concession française, le Canidrome et l'Auditorium. Au Canidrome, après un lièvre électrique et invraisemblable, quatre fois par semaine, des lévriers s'élancent. Des paris se compliquent de paroles, de jeux couplés et jumelés. Les multiples combinaisons, permettant de perdre son argent de façon pittoresque, attirent les





On y voit quelques rares Européens, mais la clientèle est surtout chinoise. Les taxis-girls sont, ou Chinoises ou Coréennes. Jolies filles, élégantes, moulées dans leur robe fendue, elles dansent moyennant un ticket dont le prix est modique, un ou deux francs. Elles acceptent de s'installer à la table de leur partenaire, lui accordent parfois un rendez-vous. C'est à lui de mener ensuite le flirt habilement. Elles ne sont pas toujours des prostituées. En tout cas, elles n'acceptent jamais de partager le lit de leur danseur le premier soir. Cela ne se fait pas.

Moins farouches sont les danseuses des boîtes de la rue Chu Pao San, la célèbre rue des plaisirs de Shanghai. C'est le rendez-vous des matelots, les bagarres y sont fréquentes et les matraques des policiers du poste Mallet ne chôment pas. Les cabarets se touchent, on va du Frico café au Maxim, du Fantasio au New Royal. Les filles, russes, juives ou métisses, se vendent pour quelques dollars. Elles sont souvent aussi frelatées que leur amour.

Enfin, les cabarets élégants. Il y en a peu, le Casanova, Del Monte, les dancings du Park Hôtel, de Paramount, du Little Club. Bien entendu, on y rencontre toujours les mêmes gens.

Les orchestres y sont excellents, mais la suprême attraction est la taxi girl.

Là, ce sont des filles splendides, presque toutes Russes et souvent d'excellentes familles. Elles sont admirablement habillées et louent leur grâce, leurs sourires et leurs danses. La plupart sont sages. Comme la majeure partie des Slaves, l'argent ne compte pas pour elles. Si un homme leur plaît, elles se donneront à lui sans difficulté et tout de suite. Mais s'il ne leur plaît pas, aucun chèque ne les fera changer d'avis. Elles aiment le plaisir, gardent leur distinction innée et quelque bizarre que soit leur métier, ne sont jamais vulgaires. Elles sont terriblement recherchées et courtisées par les jeunes Européens, que leur situation conduit dans la Babel de l'Extrême-Orient.

Il faut dire, à la vérité, que les Français gardent



soient pendant que la chanteuse, richement vêtue, chante les airs célèbres, les complaintes de la misère chinoise comme la *Chanson du pêcheur*, d'une voix suraiguë, nasillarde, insupportable pour les oreilles européennes. Lorsque, las d'un spectacle aussi anodin, nos marchands, congestionnés, veulent des satisfactions immédiates et un peu plus pimentées, il leur reste la ressource d'aller faire un tour dans les officielles maisons de tolérance.

Là, comme dans les dancings, il y a des genres très différents, suivant la classe qui les fréquente, depuis les lupanars pour coolies des ruelles de Bulbling Well Road jusqu'aux maisons luxueuses de Kiangsi Road et de Soochow Crak, réservées aux Européens, en passant par les boîtes à matelots de la rue Sœur-Allegre et de la rue Vouillemont.

Dans ces dernières particulièrement qui sont dans la concession française on a bien fait les choses et les mesures prophylactiques qui y sont sévèrement appliquées pourraient être copiées par bien des capitales européennes.



Les maisons de rendez-vous élégantes de Kiangsi Road sont très fréquentées et, après un banquet officiel, où l'on s'est largement ennuyé, il n'est pas rare de voir s'aligner devant une de ces maisons aux façades richement illuminées, des voitures officielles aux chauffeurs en livrée ou en uniforme. De même que les clients, les pensionnaires sont blanches : Russes, Américaines, Italiennes et même Françaises. Les tenancières sont presque toujours Américaines et reçoivent avec un chic de grande mondaine. Les filles, d'ailleurs, évitent le déshabillé banal et triste de nos maisons européennes. Elles sont en robe du soir, fardées avec discrétion, bien coiffées, parfumées selon le bon ton. On boit du champagne en famille, on danse. Quelquefois, un couple disparaît mais si discrètement qu'on s'en aperçoit à peine. Les mêmes hommes qui viennent en habit, en uniformes de discuter des graves et subtils problèmes diplomatiques d'Extrême-Orient, se retrouvent là délassés, sans contrainte. Parfois, le souci des affaires les reprend impérieusement, ceux que la discussion officielle tout à l'heure avait opposés, s'ils se rencontrent dans le salon bleu, se rapprochent, reprennent, plus calmes, leurs arguments, et les filles aux yeux vides de toutes les prostituées du monde, pelotonnées contre eux, entendent, impassibles, des secrets d'Etat.



Nuits de Shanghai, nuits typiques de Chine, où sans cesse la vie occidentale se mêle, se superpose à la vie orientale. Les Blancs paraissent les plus forts. Mais, les Jaunes, énigmatiques, le masque du sourire et du dédain sur le visage, leur versent dans le sang, lentement, leurs poisons subtils, ils attendent, et à la fin, ils restent les maîtres de leur destinée, de leurs secrets.



ici leur avantage légendaire de séducteurs. Interrogez Vera, Sonia, Natacha.

— « De quelle nationalité voulez-vous que soit votre amant ? »

La réponse sera toujours la même :

— Pour l'argent, un Américain. Pour l'amour, un Français.



Shanghai la nuit garde d'autres plaisirs. Voici le Grand Monde. C'est un immense building en plein centre des affaires, au coin de l'avenue Edouard-VII et de Thibet Road. Il contient tout, exactement tout ce qui peut amuser la race chinoise. C'est une sorte de grand magasin du plaisir, semblable au fameux Hansfaterland de Berlin. Théâtre, cinéma, cirque, music hall, dancing, il y a tout, soigneusement rangé par rayons, par étages. On peut s'y promener indéfiniment, en passant d'une salle à l'autre, le spectacle est permanent.

Là, ce sont des acrobates qui jonglent avec une adresse incomparable, se contorsionnent. Ici, c'est le théâtre. Tous les acteurs sont des hommes et certains jouent des rôles de femmes en donnant une illusion parfaite, comme par exemple le fameux Me-Lan-Fang. Le public prend part au spectacle, interpelle les acteurs cependant que sur le plateau, les machinistes changent le décor à vue, pendant les scènes. De petites prostituées, par groupe de deux ou trois, entrent, circulent quelques minutes et repartent. Si la chasse a été fructueuse, elles s'en vont avec leur client, sinon elles passent dans la salle voisine et recommencent.

Les maisons de chanteuses font prime. Ce sont toutes de très jolies filles, des « Soochow girls », car les plus belles Chinoises, si l'on en croit un proverbe, viennent de Soochow. Elles ne sont d'ailleurs pas faciles. Il faut, pour les conquérir, mettre du temps et de l'argent. Elles ne cherchent pas l'aventure banale, rapide et peu rémunératrice. Ce qu'elles veulent, c'est trouver le riche personnage qui les installera luxueusement et les entretiendra. Elles gardent le sens, l'instinct ancestral du rôle de la concubine.

Aussi, dans ces maisons, l'atmosphère est-elle tranquille et presque vertueuse. Quelques riches marchands viennent prendre une tasse de thé vert, s'as-



DETECTIVE



Directeur
Marius LARIQUE

Nuits de SHANGHAI

Les femmes et l'amour, l'alcool et l'opium, la drogue et le jeu s'offrent aux Blancs qui paraissent plus forts que les Jaunes...

(Lire en pages 14 et 15 le reportage de notre collaborateur Luc DORNAIN.)